

Ci Solomon Reim de
Cordial souvenir
Zla Pristava
par a. J. H.

CINQUANTENAIRE

DE L'ÉCOLE PRATIQUE

DES HAUTES ÉTUDES

MÉLANGES PUBLIÉS PAR LES DIRECTEURS D'ÉTUDES
DE LA SECTION
DES SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

JEAN PSICHARI

LA CHÈVRE CHEZ HOMÈRE, CHEZ LES ATTIQUES
ET CHEZ LES GRECS MODERNES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1921

Téléphone Gobelins 28-20

Cet ouvrage forme le fascicule n° 230 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

Bibliothèque Maison de l'Orient



150958

LA CHÈVRE
CHEZ HOMÈRE, CHEZ LES ATTQUES
ET
CHEZ LES GRECS MODERNES

Ἄγριος, au féminin, dans ἄγριον ἄτην d'Homère ¹, n'a rien qui doive nous surprendre. Au cours d'une étude minutieuse, destinée à la *Revue de philologie*, je crois établir définitivement que les adjectifs en -ος, chez Homère et chez les Attiques, sont presque aussi fréquemment employés au féminin qu'au masculin. J'en donne les raisons et signale un phénomène linguistique classé, là où l'on s'obstine à flétrir un solécisme — puisque les philologues, décidément, ne veulent rien entendre à la linguistique, pas plus, sans doute, que les linguistes à la philologie. A propos de cette même ἄγριον ἄτην, en effet, Leeuwen et M. da Costa, dans leur *Iliadē* ², font la remarque suivante : « Etiam adi. [ça signifie *adjectivum*] suspectum (cf. § 53 [qui ne nous apprend rien]); Sittl coniecit [beaucoup plus latin, évidemment, que le juste *coniecit*] ἄατην φρεσιν ἔμβαλον αἰνήν. » !! Cela est purement délicieux. Refondons Homère, chaque fois où les faits, reposant sur la tradition et garantis par le mètre, ne cadrent pas avec nos petites conceptions grammaticales.

En réalité, les anciens Grecs, qui n'avaient pas à se mettre sous les yeux, comme MM. Leeuwen et da Costa, les différents tableaux des déclinaisons de la *Schulgrammatik* de Curtius ou de Koch, les Grecs, tout aux mouvements de leur âme et aux inspirations de l'heure, flottaient entre les adjectifs à trois et ceux à deux dési-

1. T 88 (nous affectons les majuscules aux rhapsodies de l'Iliade, les minuscules à celles de l'Odyssée); cf. ἄγριον ξώμην Pl. *Leg.* 824 A; épigraphiquement : ἡμέραι λοιποὶ CIA, IV, 1, c, 179, a-d, 32 (411 av. J.-C.) — à côté de ἡμέραι λοιπαί, I, 187, 6 (424 av. J.-C.), ap. Meisterhans-Schwyzler, *Gramm. d. att. Inschr.*, 80, 1900, p. 148, note 1280.

2. *Homeri Iliadis carmina*, 2 vol., éd. II, 1895-6, 80, Leide.

nences; voilà comment les adjectifs en -ος faisaient leur féminin et leur masculin, tantôt comme εὐδαίμων, εὐνοῦς, ἀληθής, ἔλεως, πέπων, ἄρσην, ἀθάνατος — avec des féminins du type ἀθανάτη, un peu partout ¹ — tantôt comme ἡδύς, χαρίεις, μέλας, πᾶς, τέρην, πρᾶος, πολύς, μέγας et les participes présents ou passés, actifs, passifs ou moyens. Les preuves abondent que nous avons affaire à un simple phénomène d'analogie. Elle s'exerce aussi bien dans d'autres substantifs à trois désinences, tels que Ἥρη θήλυς ² ou encore τάλαν, féminin dans Aristophane ³, ou le caractéristique κεφαλαί... λελεγχμότες d'Hésiode ⁴; le ἀνεμοέντων αἰγίδων d'Eschyle ⁵, le ἰδέα ἄρχοντε de Platon ⁶ et bien d'autres ⁷. Enfin, la marque certaine de l'analogie, phénomène éminemment psychique, est que les deux dési-

1. Entre autres, K 404; μ 302, etc. etc.; cf. Prendergast, *A compl. Conc. to the Il. of Hom.*, 1875 et H. Dunbar, *A compl. Conc. to the Od. a. Hymns*, Oxford, 1880; ἀθανάταν φλόγα, *Ar. Thesm.* 1052 etc., cf. H. Dunbar, *A compl. Conc. to the Com. a. Fr. of Ar.*, Oxford, 1883. V. Kühner-Blass ³, *Gr. ausf. Gr.*, I, 1, 538-9. Ils se trompent en qualifiant cette forme de poétique; on a, épigraphiquement, θριπῆδεται (326 av. J.-C.) et ἀδόκιμαί (même date) CIA. II, 808, b (v. p. 228 et 234), l. 35 et 59-60, v. Meisterhans-Schwyzler, *op. cit.*, p. 148, 3, n. 1284.

2. T 97; cf. ζ 122.

3. *Ar. R.* 559; *Lys.* 102; *Eccl.* 124. Ce n'est nullement un vocatif figé, devenu simple interjection, comme καλέ, moderne, *mon bon*, employé tout aussi bien en parlant à une femme qu'en s'adressant à plusieurs. On avait bien le sentiment du vocatif, puisqu'Aristophane lui-même immédiatement après τάλαν *R* 559, dit τάλαινα, *ib.* 565.

4. *Hes. Th.* 825-6. Pas la moindre comparaison, du reste, avec le fameux αἴτινες... καταλαβόντες du linguiste contemporain Hadjidakis, *Ἀναγνώσματα... ὑπό Whitney καὶ Jolly*, trad. Hadj., Athènes, 80, 1898 (*Bibl. Marasly*, IV, 18-23), p. 470; cf. mes *Ῥόδα καὶ Μῆλα*, 80, t. III (1906), p. 340 s.; H. ignore les passages en question; en revanche, pour sa justification, il invoque un texte tronqué, donc falsifié, de Xénophon, *P. x. M.*, *op. cit.*, 343. Le masculin d'Hésiode et de ceux qui suivent constituent des phénomènes vivants d'analogie; le καταλαβόντες de Hadj. est un pur macaronisme, logique, d'ailleurs, dans une langue artificielle.

5. *Choeph.* 584 (590); ci-dessous, p. 334, n. 3.

6. *Phaedr.* 237 D.

7. Θ 455 πληγέντε κεραυνῷ pour πληγείσᾱ; *Hes. Op.* 199 προλιπόντ' ἀνθρώπους (Αἰδώς καὶ Νέμεσις 200); *Jahresb. d. österr. arch. Inst. in W.*, VIII, 2, 1905, 160 Λαίς, Εὐφράνορος προϋτανεύσας [Δ]ιονύσι. Au cours d'une lecture à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'avais cité ce dernier texte et quelques autres, dont M. P. Foucart, fut fort ému. Les faits n'en sont pas moins archaïsés. — Par imitation, plus tard, on a ψολόεντος ἐχίδνης *Nic. Ther.* 129, O. Schneider, 1856, 14, 25.

hences coexistent pour le même mot : Ἡρη θήλυς ¹ et Ἡρήλεια θεός ², τάλαν et τάλαινα ³, θριπήδεται et θριπήδεστοι, ἀδόκιμαι et ἀδόκιμοι ⁴. Chez Platon, cela devient frappant, puisque, à une ἐπιθυμία ἀναγκαῖος de la question répond une ἐπ. ἀναγκαῖα de la réplique ⁵.

Si donc la catégorie des trois désinences l'a finalement emporté — aujourd'hui sur toute la ligne — c'est que cette catégorie était la plus nombreuse.

Ainsi, ce n'est point l'adjectif qui fait difficulté, -ος s'employant au féminin aussi bien qu'au masculin. C'est le substantif, au contraire, dont le genre n'est pas toujours apparent. Par exemple, dans ἄγριον αἶγα ⁶ ou ἀγρίου αἰγός ⁷, il convient, tout d'abord, de tirer au clair le genre de αἶξ lui-même.

En ce qui touche ce terme, il est de toute importance de se rendre un compte exact de la situation chez Homère.

Nous traiterons tout à l'heure du singulier qui est d'un manie- ment délicat. Nous pouvons dès à présent déclarer que le pluriel αἶγες est toujours du féminin et qu'il désigne le troupeau globale- ment, bouc compris.

Ces deux dernières conditions inhèrent tellement à l'idée de plu- riel, qu'elles se trouvent remplies jusque dans des productions de pure littérature, comme dans ce vers de Virgile :

Ite meae, felix quondam pecus, ite capellae ⁸.

Il va de soi qu'il s'agit là d'un troupeau et que le bouc n'en sau- rait être exclu, puisqu'il vit au milieu des chèvres ⁹. Cependant,

1. Ci-dessus, p. 304, n. 2.

2. Θ 7.

3. Ci-dessus, p. 304, n. 3.

4. Ci-dessus, p. 304, n. 1; v. CIA., I. c., l. 35 θριπήδεται καὶ ἀδόκιμοι; 43-44 θριπήδεστοι καὶ ἀδόκιμοι; 51-2 ἀδόκιμοι καὶ θριπήδεστοι; 59-60 θριπήδεται καὶ ἀδόκιμαι, etc.

5. Pl. Resp. 559 B, v. ib. 559 C; ἀναγκαῖαι (ἡδοναί), ἀναγκαῖους ἐπιθυμίας, puis ἀναγκαῖαι, ib. 558 D.

6. Γ 24; O 271.

7. ξ 50. Ainsi ça se décline! Rapp. ξ 530 αἰγός ἐντροφέος; μεγάλοιο et Δ 105 ἱξάλου αἰγός. Ἴξαλος n'a pas de féminin; cela signifie simplement qu'il s'est fixé dans la catégorie des adjectifs à deux désinences. Sur l'origine sémitique (très probable) de ἱξάλος, v. H. Lewy, *Die sem. Fremdw. im gr.*, 80, 1895, p. 2.

8. Ecl. I, 74.

9. Columelle, 7, 6, 3.

capella, presque totalement absent chez les prosateurs ¹, sauf chez Columelle ², nourri de Virgile ³, appartient à la poésie ⁴, s'incorpore à la pastorale savante ⁵, foisonne précisément dans ces *Églogues* ⁶, dont le mérite inimitable provient de ce je ne sais quel artifice naturel dont le poète s'enchanté lui-même. Ce n'est pas assez de dire que Virgile, dans les *Églogues*, ne connaît encore les chèvres que de nom ; il ne les connaît même pas sous leur nom véritable. Il n'y figure pas une seule *capra* — *capra*, ce vocable national usité même des étrangers ⁷, le vocable roman ⁸, celui dont la poésie et la prose italiennes aussitôt s'emparent ⁹, celui qui rayonne jusque sur la toponymie avec *Capraja*, *Caprera*, *Capri* ¹⁰, sans parler du célèbre *capriccio* ¹¹.

Non moins littéraire est le pluriel chez E. Augier :

O mes chèvres ! pour vous je jouais de la flûte ¹².

Encore plus factice est l'apparition des *brebis* dans l'épigramme célèbre de 1693 :

*Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis* ¹³.

1. *Grand Dict. de la l. lat.*, Freund-Theil, 1855, s. v. *capella* ; *Thes. L. L.*, fo, III, p. 2 (1907) : vox a scriptoribus perraro usurpata ; apud poetās, inde a Pompon., saepe legitur [sans ponctuation dans le texte].

2. *Colum.*, 7, 6, 4.

3. Teuffel-Schwabe, *Gesch. d. röm. Liter.*, 1890, p. 713-4.

4. Freund-Theil, *op. cit.*, s. v. *capella* et s. v. *capra* ; *Thes. L. L.*, s. v. *capella* et *caper*.

5. Remarque lumineuse de Fr. Plessis dans le *Virgile* de chez Hachette, 1919, à propos de *cujum*, *Ecl.* III, 1.

6. V. H. Merguet, *Lex. z. Verg.*, 1909 suiv., s. v. *capella* et s. v. *capra*.

7. Τὴν γὰρ αἴγα κάπραν ὀνομάζουσιν, *Plut., Romulus*, XXIX, 4.

8. G. Körting, *Lat.-roman. Wort. b²*, 1901, N. 1888.

9. Dante, *Purg.*, XXVII, 86 ; M. Francesco Alunno, *Le Ricchezze della lingua volgare*, Venise, fo, 1543, s. v. *capra* ; Tommaseo-Bellini, *Diz. della l. ital.*, 4^o, s. d., s. v.

10. Egli, *Nomina geographica*, 8^o, 1893, s. v. *Capra*.

11. *Le Ricchezze*, *op. cit.*, s. v. *capreccio* ; Tommaseo-Bellini, *op. cit.*, s. v. *capriccio* (I, 1), etc.

12. *Théâtre complet*, I, 1894, *Le Joueur de flûte*, sc. IX, v. 55.

13. *Œuvres de Madame et de Mademoiselle Deshoulières*, 1819, t. II, p. 24.

Le masculin a prévalu pour cette espèce. Il n'en est pas moins vrai que l'appellation globale de *brebis* implique les moutons, aussi bien que les *chèvres* d'Augier admettent des boucs.

Si donc, à lui seul, chez des littérateurs, le pluriel signifie troupeau, mâles et femelles, et même berger — *cherchez qui vous mène* — a fortiori, chez Homère, les αἴγες auront-elles un sens identique.

Cela ne prouve pas encore néanmoins que ces αἴγες soient au féminin pluriel.

Nous pouvons l'établir par trois arguments.

Tout d'abord, αἴγες est féminin, quand il est accompagné d'un adjectif ou d'un pronom au féminin ¹.

Les exemples donnés en note nous montrent déjà des pluriels αἴγες sûrement envisagés comme féminins. C'est une base. Voici la seconde. Les chèvres sont des animaux grégaires qui ne se composent, pendant presque toute l'année, que des femelles, de leurs petits et des mâles âgés de moins de six ans ; les mâles qui ont dépassé cet âge vivent solitaires. Il n'y a donc pas de troupeaux de boucs ². Ainsi, pluriel et féminin sont synonymes, aussitôt que des αἴγες entrent en scène.

Ce point de vue acquis nous aide à mieux comprendre Homère et nous fournit notre troisième argument, celui de l'épithète ou du contexte.

Μηκάδες, par exemple, ne peut absolument désigner que la femelle. L'Odyssee les range parmi celles qu'elle vient de qualifier de ἄγριαι ³ et ailleurs les fait traire ⁴. Nous savons, d'autre part, grâce à une remarque d'Aristote, que les femelles sont plus bélantes que les mâles ⁵. Par conséquent, les autres μηκάδες d'Homère sont également féminines ⁶.

On croirait que l'homérique πίων, *gras* et, aussi, *fertile* — πίωνες

1. Liste complète : αἴγες ἀπειρέσιαι : 118 ; αἴγες : 160, αἴγας : 124, 155, les mêmes qui sont qualifiées de ἄγριαι : 119 ; αἴγας... αἰ ρ 213, υ 174, φ 266 ; ἀγοτέρα ρ 295.

2. Ch. d'Orbigny, *Dict. univ. d'hist. naturelle*, t. III, 1849, s. v. *chèvre*, p. 526b et t. IV, s. v. *daim*, p. 582b. — Il n'existe pas de dictionnaire général plus récent ni plus détaillé. Celui-ci est toujours considéré.

3. : 124, cf. 119.

4. ἤμελεν : 244, 341. Aristote, *Hist. Anim.*, III, 20, 4, signale comme un fait des plus exceptionnels un bouc lactifère à Lemnos ; v. Orbigny, *op. cit.*, IV, s. v. *daim*, p. 586 bis b, n. 3. Il y a bien γάλα ἠμέλετο.

5. Arstt., *Probl. ined.* II, 163** αἰγῶν τὰ θήλεα μᾶλλον βλεχγᾶται.

6. A 383, Ψ 31.

ἀγροί¹ — est une épithète banale. Elle s'applique au taureau², à cause de la graisse, cela s'entend, mais beaucoup mieux à la chèvre qu'au bouc. Aristote nous apprend encore que, dans la grossesse, les chèvres sont plus grasses, parce qu'elles mangent davantage³. Les boucs gras — πίονες ὄντες — ne sont pas estimés; ils ne sont productifs que quand ils sont plus graciles, *graciliores*, παρισχvainόμενοι⁴. Force nous est donc de reconnaître des femelles dans les quelques πίονες de l'Odyssée⁵. Ce sont les mamelles de l'animal, les *adulta lacte ubera*⁶, les *distenta ubera*⁷, qui donnent cette idée de plénitude.

Les troupeaux, par définition, sont du féminin⁸, a fortiori lorsqu'ils sont spécialement désignés comme tels par l'adjonction de αἰπόλια, qui intervient toujours pour des raisons précises, lorsqu'on veut distinguer un troupeau d'un autre⁹, énumérer un butin ληΐδα¹⁰ ou des biens propres¹¹.

Le sacrifice comporte des femelles, dès qu'elles sont au pluriel¹². On n'a jamais sacrifié des boucs en masse; on sacrifie des individus isolés à Dionysos ou à Bacchus¹³.

Au temps d'Homère, on se nourrissait volontiers de la viande de chèvre¹⁴, comme de nos jours l'usage semble vouloir s'en installer dans l'Isère¹⁵. L'aliment est grossier¹⁶. Mais il ne saurait en aucune

1. Ψ 23 etc. Voir la *Concordance* de Prendergast, *op. cit.*

2. A 40-41 πίονα μηρί' ἔκηα | τὰύρων ἢδ' αἰγῶν.

3. *Hist. An.*, VI, 17 (18), 11 πρόβατα καὶ αἴγες πίοτερα γίνονται.

4. *Ibid.*, V, 14.

5. β 56, ρ 180, 535, υ 186, 250; A 40-41 πίονα μηρία... αἰγῶν.

6. Catulle, XX, 11.

7. Virg., *Ecl.* IV, 21.

8. A 245 αἴγας... ποιμαίνοντο; ι 184 -ες αἰύεισκον, *stabulabantur*; ι 167; αἰπόλος ou -ον αἰγῶν ρ 247 (= γ 135), υ 173, φ 175, γ 142, 161, 182.

9. B 474.

10. A 679, cf. 677.

11. ξ 101, 103 (dans la bouche d'Eumée).

12. A 41, 66, 316, Ω 34 (αἰγῶν τε τελείων).

13. *Thes. L. L.*, III, p. 306b, b, l. 27 suiv. D'après Longus, *Pastor.*, IV, 14, il y a deux boucs pour cinquante chèvres et, comme maximum, 10 sur 100. O. Keller, *Die ant. Tierw.*, *op. cit.*, I, 308, cite Longus inexactement.

14. Ψ 31, cf. 29; β 56, cf. 55 et 57 (= ρ 535, cf. 534, 536); β 300; ι 155; ι 160, cf. 162; ρ 180, cf. 182; σ 44; υ 186, cf. 175; υ 250, cf. 256; γ 199.

15. J. Crépin, *La Chèvre*, Hachette, 1918, p. 120; dans les montagnes bosniaques, la chèvre est devenue viande de boucherie, *ib.*, 167. Il y a quelques années, on mangeait de la chèvre salée d'Auvergne, 89, rue de Seine, VI, *Aux Trois Marches*. Nous ne parlons pas du *chevreau* qui est commun.

16. Orbigny, *op. cit.*, t. IV, s. v. *daim*, p. 585 bis, n. 1.

façon être question du bouc dont l'odeur proverbiale n'a pas changé depuis l'antiquité ¹. Au surplus, les αἴγες qu'Odysseus charge sur son navire ² appartiennent aux bêtes qualifiées précédemment de ἄγριαι ³. Ainsi Homère lui-même nous informe du genre féminin de ces victuailles.

A cause de cet odorat caractéristique, il est à présumer que les αἰγῶν δέρματα, mis ⁴ par Eumée sur la couche d'Odysseus ⁵, sont bien des peaux de chèvres. Enfin, le lion de l'Iliade se jette certainement sur un troupeau de chèvres, αἴγεσιν ⁶. Xénophon nous dira plus loin que le lion est précisément friand de la chèvre ⁷.

Nous pensons avoir démontré avec une certaine rigueur ce qui paraissait indémontrable, le genre féminin du pluriel αἴγες.

Un seul vers résiste. Nous ne l'assassinerons pas. La résistance est de surface. Il ne demande qu'à se rendre.

Eumée raconte à Odysseus qu'un des gardiens des troupeaux de chèvres — ἀπόλια πλατέ' αἰγῶν ⁸. — conduit chaque jour — ἐπ' ἤματι ⁹! — aux prétendants celui des chèvres qui peut lui paraître le meilleur :

ζατρεφῆων αἰγῶν, ὅστις φαίνεται ἄριστος ¹⁰.

D'après ὅστις, nous aurions affaire à un bouc détaché du troupeau des αἴγες — femelles. Ce serait purement absurde, le cadeau serait des plus étranges, si l'on réfléchit à nos constatations précédentes, surtout à cette circonstance invraisemblable d'un bouc quotidien!

Voici ce qui a dû se passer.

Une clausule homérique courante est celle de ὅστις ἄριστος ¹¹, au

1. Arstt., *Hist. An.*, VI, 29, 4-5; cf. t. IV, 190, 14 (éd. Didot) = *Probl. sect.*, XIII, 9, mentionné comme vérité courante.

2. ι 160.

3. ι 119.

4. Eumée ne les jette certainement pas, il les place, il les pose — ἔβαλλεν — dans le sens moderne (βάζω, ἔβαλε), je mets, cf. mitto, mettre. Les tentes des Bédouins sont tissées de poil de chèvre, v. Volney, *Voy. en Ég. et en Syrie*, I, 1825, 80, P. IV, ch. II, § 3, p. 347.

5. ξ 519 (εὐνήν).

6. K 486.

7. V. ci-dessous, p. 324, n. 3.

8. ξ 103; ἀπόλιον peut aussi bien signifier troupeau que pâturage ou étable.

9. ξ 105.

10. ξ 106.

11. λ 179; π 76; σ 289; τ 528; ω 215; *Batr.* 284; H 50 — ἅπαξ dans l'Ili.

féminin ἤτις ἀρίστη ¹. Dans notre vers, elle se trouve dérangée par l'intercalation de φαίνεται. On a cherché à la rétablir, on s'est arrêté à ce qui a semblé être la *lectio correctior*, alors que certainement à l'origine il y avait ἤτις φαίνεται ἀριστος — celui-ci au féminin ²!

Nous abordons avec cet exemple le singulier αἶξ; il est des plus curieux. Au singulier donc, αἶξ est surtout du masculin, ce qui ne veut pas du tout dire qu'on ne le rencontre pas au féminin.

Ce sont les cas les plus fréquents. Seul le contexte nous fixe sur le genre. L'épithète ici ne nous apprend rien. Ainsi, l'Iliade nous présente une ἄγριον αἶγα sûrement féminine ³. Ἄγριος n'est nullement réservé au mâle. Nous avons vu Homère lui-même se servir du pluriel féminin ἄγριαi en parlant des αἶγες ⁴. Aristote connaît τὰς αἶγας τὰς ἀγρίας de Crète ⁵. Dans notre vers elle est associée à une ἔλαφον κεράον ⁶; ce κεράον est un féminin comme ἄγριον et l'ἔλαφος est du même genre dans nombre d'exemples ⁷. Remarquons d'autre part qu'il s'agit ici d'un lion et nous savons qu'il aime la chèvre ⁸. Enfin, Eustathe nous appuie en prenant notre ἄγριον pour τὴν ἄγριον ⁹. Il a tort, il est vrai, de déclarer qu'un Ἀττικὸς ἀνὴρ dit τὸν αἶγα ¹⁰; aucun *homme attique*, nous le verrons plus loin, ne s'est exprimé de la sorte; preuve de plus qu'Eustathe confond ἀττικὸς avec ὀμηρικὸς.

1. α 280; β 294; θ 424; κ 522; λ 30; π 348; *H. Merc.* 166; *Batr.* 51; P 62 — encore un ἀπαξ de l'Iliade!

2. Aucun éditeur n'a soupçonné là une difficulté, sauf peut-être A. Pierron, *L'Odyssee d'Homère*, éd. II, Hachette, 1888. Mais c'est un soupçon seulement.

3. Γ 24.

4. ι 119.

5. *Hist. An.*, IX, 6, 1.

6. Γ 24.

7. Θ 248 ἐλάφοιο ταχείης, aussi Λ 113; κταμένης ἐλάφοιο Π 757; ἐλάφοισιν... αἶτε Ν 102; ἀγροτέρας τ' ἐλάφους Φ 486; ἔλαφον κεράον Λ 475, Ο 271 et Π 158, ἔλ. κ. μέγαν — ce dernier au féminin!

8. Γ 23 ὥστε λέων ἐχάρη, v. p. 309, 7, et Arstt., *Eth. Nic.*, III, 10, 7, qui confirme justement le fait, en citant ce vers d'Homère, v. plus loin, p. 324, 3.

9. Eust., 376, 23 ἔστι καὶ θηλυκῶς λαβεῖν τὴν ἄγριον, ἢ καὶ, ὡς ἐξῆς φανήσεται, ἀρσενικῶς.

10. Ἀττικὸς γὰρ ἀνὴρ τὸν αἶγα λέγει, ὥσπερ καὶ τὸν ἀηδᾶνα, même endroit. Voir ἀττικὸς, à l'Index. Silence sur la confusion indiquée ici, dans La Roche, *Hom. Textkr. im Alterth.*, 80, 1866. p. 164. Rapp. seulement A. Ludwich, *Arist. homer. Textkr.*, II, 80 (1885), p. 404 s.

Le dos d'une *πίονος αἰγός*¹, destinée à la nourriture², ne peut être que le dos d'une chèvre. C'est une chèvre aussi que deux lions arrachent à des chiens³. Sur la couche d'Odysseus, Eumée ne peut étendre que la peau velue d'une femelle⁴, il ne peut s'envelopper lui-même que de cette peau⁵; la fécondité du bouc ne disparaît jamais⁶.

Il est, au contraire, évident que l'arc de Pandaros⁷ doit être fait des cornes d'un bouc⁸. Il est notoire que les boucs « ont les cornes plus longues que les chèvres »⁹. Celles de notre vers mesurent douze palmes¹⁰. Au surplus, cet αἶξ régit des pronoms masculins¹¹. Eustathe nous le marque comme appartenant à ce dernier genre¹².

Ce même pronom démonstratif τὸν¹³ se rapporte à un autre ἄγριον αἶγα de l'Illiade¹⁴, également ratifié par Eustathe¹⁵.

C'est tout pour Homère. Et il n'y a pas un effet du hasard dans cette distribution des genres. La statistique d'Hésiode nous révèle des faits identiques; les pluriels, tels que *πίόταται τ' αἶγες*¹⁶, *αἰγῶν σθεννυμενάων*¹⁷, *αἰπόλια πλκτέ' αἰγῶν*¹⁸ sont féminins; il ne peut y avoir de doute que pour le singulier *αἰγὸς ὄρσσηνόμενου ἢ ἀγροτέρης ἐλάφοιο*¹⁹.

1. I 207.

2. *Ib.* 215. Cf. Stuck, *Antiquitatum convivialium*. L. III, fo, Zürich, 1682, p. 161 A.

3. N 198.

4. ξ 50.

5. ξ 530 : αἰγὸς εὐτροφέος μεγάλοιο, celui-ci servant de féminin.

6. Orbigny, *op. cit.*, s. v. *chèvre*, III, 509a.

7. Δ 88.

8. Δ 105-6 ἰξάλου αἰγὸς | ἄγριου.

9. Buffon, *Œuvres compl.*, éd. Flourens, Garnier, *Hist. nat. des an.*, La Chèvre, t. II, p. 460; v. *ibid.*, planche 21, et Orbigny, *op. cit.*, Atlas, t. I, *Mammifères*, pl. XIII.

10. A. Pierron, *II. d'Hom.*, 1883, note à Δ 109.

11. Δ 105 ὄν, 108 ὄ.

12. Eust. 450, 35 Τὸ δὲ ἀρσσηνικῶς λεχθὲν, ὅν ποτε βεβλήκει, οὐκ ἐξ ἐπίκοινων εἶναι τὸ αἶξ. ἰδοὺ γὰρ ὁ αἶξ· οὗ θηλυκὸν πάντως ἢ αἶξ.

13. O 273 τόν.

14. O 271.

15. Eust. 1015, 54, ad O 272 καὶ ὅτι ἀρσσηνικῶς ὁ αἶξ παρ' Ἀττικοῖς. Voir ci-dessus, p. 310, n. 10.

16. Hes., *Op.* 585,

17. *Op.* 590.

18. *Theog.* 445; cf. ξ 101 et ci-dessus, p. 308, n. 9-11.

19. *Scutum H.* 407. Voir J. Paulson, *Index Hesiodicus*, Lundae, 1890. Les faits sont présentés chez nous autrement, d'après un dépouillement personnel.

Achevons ce tableau par un coup de pinceau caractéristique. Homère nous donne τράγος une fois unique ¹. Τράγος est totalement absent chez Hésiode.

L'examen, nécessairement minutieux, qui précède, nous découvre, je crois, le fond agreste de la mentalité homérique. Les populations primitives et nullement littéraires, dont l'Iliade et l'Odyssée nous apportent l'image, ont des visions simples, même simplistes, imprécises et globales. Le troupeau seul les intéresse, c'est à savoir les femelles qu'on sacrifie, qu'on mange, dont on boit le lait et utilise la peau. Le mâle, auquel le troupeau est dû, n'a pas de nom qui lui soit propre ! Ces braves gens avaient autant de peine que nous à le distinguer de la chèvre au singulier, puisque la désinence n'impliquait pas de genre, puisqu'ils ne possédaient pas d'article et que, souvent, le contexte était fugace : ἔπεα πτερόεντα. Jusqu'aux épithètes qui ne disaient rien ! Bien mieux : la chèvre ne représentait pas à leurs yeux un individu isolé, du moins une personnalité agissante. Un fait curieux nous confirme ce point de vue. Le chien, κύων, se montre maintes fois au nominatif singulier dans l'Iliade comme dans l'Odyssée ². Notons-en autant du lion ³, du cheval ⁴, du bœuf ⁵, de l'âne ⁶, du porc ou du sanglier ⁷. Nous avons, à ce cas, une seule brebis, animal familier ⁸. Nous n'avons pas une seule ἔλαφος et pas une seule αἴξ ⁹, au nominatif singulier !

Nous sommes donc placés, avec ce vocable à surprises, non pas en présence d'un fait grammatical comme le croit l'*Etymologicon Ma-*

1. ι 239, avec le sens de mâle bien marqué (v. 238), joint à ἀρνειός (v. 239), bélier, qui s'oppose à μῆλα... ὄσσι' ἡμελγε (v. 237-8). Sur μῆλα plus loin, p. 323.

2. Θ 338; O 579; X 189; ρ 248, 291, 300, 306, 312; τ 228; υ 14.

3. δ 456, 791; ζ 130; ι 292; H. VII, 44, 47; 21 fois dans l'Iliade, v. Prendergast, *op. cit.*

4. Dans l'Il., 8 fois (Prendergast); néant dans l'Odyssée.

5. B 480; N 571; γ 430.

6. A 557; Od., néant.

7. N 471; δ 457; τ 393 (= ψ 74), τ 439, 449, 465; φ 219; ω 332.

8. Ω 125. Pas de λύκος; λύκοι κ 212 et 5 autres dans l'Il. (Prendergast).

9. Bien qu'Hérodote soit en dehors de notre rayon visuel du moment, citons-en un passage amusant : τὰς δὲ δὴ αἴγας καὶ τοὺς τράγους... puis, plus loin : σέβονται δὲ πάντας τοὺς αἴγας οἱ Μενδησίοι, καὶ μᾶλλον τοὺς ἔρσενας τῶν θηλέων (pour -ών, entraîné par ἔρσενας, cf. Kühner-Blass, I, 1, p. 523, Anm. 2), Herodt. II, 46. Buccholz, *Die homerischen Realien*, I, 2 (1873), § 13, p. 161 ἢ αἴξ, nous collige un amas de faits sans discernement.

gnum, au mot Γυναικός : Τὰ γὰρ εἰς ΑΙἘ κοινὰ εἰσι τῶ γενέει· οἶον, ὁ αἰξ̄ καὶ ἡ αἰξ̄, ὁ Γραιξ̄ καὶ ἡ Γραιξ̄, ὁ Θραξ̄ καὶ ἡ Θραξ̄. Nous sommes, bel et bien, en présence d'un fait pastoral.

De ce biais, il est utile et frappant de voir la façon dont se comporte le grec moderne pour les genres et pour les nombres. En un sens, le grec moderne — le grec normal, le grec populaire — ce grec non encore écrit, du moins non encore adopté nationalement, officiellement, est dans la situation du grec homérique, aux yeux de l'observateur, et son vocabulaire jaillit du contact immédiat de l'homme avec les choses.

Donc, le grec moderne désigne le troupeau de chèvres par le pluriel neutre γίδια, c'est à savoir exactement par le terme homérique, puisque γίδι dérive régulièrement de αἰξ̄, en parcourant les intermédiaires αἰγίδιον², αἰγίδιν³, γίδιν⁴, γίδι⁵; seulement, le pluriel

1. Et. M. (éd. Th. Gaisford, Oxford, 1848, fo) 243, 29. La raison qu'il en donne est divertissante : Τοῦτο δὲ, ἐπειδὴ τὸ σημαϊνόμενον κοιλύει εἶναι ἀρσενικόν (οὐ γὰρ λέγεται ὁ γύναιξ), ἀπέλειψεν ἔστι δὲ ἡ γενική. γυναικός, ὡς ἀπὸ τῆς γύναιξ εὐθείας. V. aussi s. v. αἰξ̄, même ouvrage, 31, 51, où le genre du singulier est spécifié expressément : ὄνομα ἀρσενικόν.

2. Phérécrate (v^e s. av. J.-C.) dans Meineke, *Fragmenta Comicorum graecorum*, 5 vol. 80, 1839-41, t. II, p. 264 (7) ὡσπερ τῶν αἰγίδιων ὄζειν ἐκ τοῦ στόματος μελικήρας; chez Antiphane, *ib.*, III, 9, I 4 αἰγίδιων est une restitution. Chez Euboulos, III, 252, III-IV, I, Αἰγίδιον est un sobriquet de courtisane. V. p. 323, n. 6.

3. V. mes *Et. de phil. néo-gr.*, 1892 (= BEHE, fasc. 92), p. 225, 238; ce phénomène est très ancien (cf. Αορηλῆς, *ib.*, p. 233) et certainement antérieur à l'aphérèse — dont pas d'exemple avant le III^e s. A. D., v. K. Dieterich, *Unters. z. Gesch. d. gr. Spr.*, 80 1898, p. 30 s.

4. Sur l'aphérèse elle-même, v. mes *Essais de gr. hist. néo-gr.*, II, 1889, p. LXIII s., Philintas, Γραμματική τῆς ρωμαϊκῆς γλώσσας, I, 1907, p. 140 s. (présenté différemment, comme phénomène psychologique). La forme en -iv, périmée dans la langue commune de nos jours, n'en subsiste pas moins dialectalement partout un peu (Syracuse, Chio, Chypre, etc.), dans les combinaisons παιδίμμου — par assimilation de παιδίον μου — παιδίον του (pron. *pedindu*) et même παιδί du. Spaneas I donne toujours des -iv et pratique à peine l'aphérèse, d'où l'on peut conclure que celle-ci a du mal à s'établir, v. J. P., *Le Poème à Spaneas*, Mélanges Renier, 1887, p. 283, n. 1, et *Essais, op. cit.*, I, p. 214. Donc, plus tard, lorsque, comme à l'heure actuelle, l'aphérèse est un fait accompli, le v final persévère.

5. La double consonne dans γίδιμμου a dû d'abord se réduire à une consonne simple, γίδιμου, d'où l'on détache γίδι sans v (v. Τὸ ταξίδι μου, éd. II, 1905, p. 160). Dans les régions où l'final atone s'amuit, dans le Nord comme dans le Midi — Thessalie, Andros (Corthi), Paros — on obtient γίδ; comme, d'autre part, le grec moderne n'aime pas terminer ses mots par une consonne, nous arriverons sans doute à γί = yi, même i, là où y intervocalique disparaît; cet i ne garde plus qu'à peine un son de αἰξ̄ et, pourtant, il est αἰξ̄ lui-même.

neutre est à la fois plus large et plus précis, plus collectif que le féminin pluriel, puisque le neutre, à ce nombre, embrasse aussi bien les mâles que les femelles ; les γίδια sont les ζῶα de l'espèce chèvre considérés dans leur ensemble ¹. Un Grec de Smyrne, M. Sp. Condoléon, me disait que les γίδια sont : ἀνακατεμένα τάρσενικὰ καὶ τὰ θηλυκὰ.

Lorsque l'on vient de parler des γίδια, lorsqu'on les a sous les yeux, on peut fort bien en détacher un individu au singulier, le nommer γίδι, aller jusqu'à traiter ce neutre en féminin, s'il est jamais question du γάλα τοῦ γιδιοῦ. Mais le mot consacré pour la femelle est le singulier ἡ κατσίκι ². Ainsi, un berger fera pâître ses

1. On se demande si, décidément, αἰγίδιον ne s'entendrait pas aussi bien du mâle, au singulier même, et si le ἔζειν de Phérécrate (p. 313, n. 2) ne vise pas la mauvaise odeur du bouc, quoi qu'en aient dit Meineke, *l. c.*, et Kock, *Com. attic. fr.*, I, 1880, p. 152, N. 25.

2. V. Du Cange, *Gloss. ad scr. med. et inf. Graec.*, 1688, fo, t. I, col. 619, s. v. κατζίη. Koray, Ἀτακτα (= choses désordonnées), IV, 1 (1832), s. v. κατσίκι, rapproche [de lui-même ?] le hongrois *ketschke* (lisez : *kecske*, Bellagi, *Neues vollst. d.-u.-ung. Wört. b.* [1881], s. v. *Ziege* ; le *Lex. l. hungaricae aevi antiquioris*, t. II, 1891, col. 143, donne la forme *ketske*, tout à fait intéressante pour nous. Koray, l'esprit toujours obnubilé par la théorie désastreuse des mots étrangers corrupteurs de langage péricléen — lequel abondait en mots extra-helléniques — est incapable de distinguer les bonnes étymologies. L'albanais offre *hia* (*Dict. lat. epiroticum*, Rome, 1635, s. v. *capra*, cf. p. [x]) et *dii* (*Vocabolario della l. epir.-ital.*, 1875, p. 1362^a ; v. p. ix). L'origine de ce mot, si grec aujourd'hui, demeure donc jusqu'ici obscure ; G. Meyer, *Et. Wört. b. d. alb. Spr.*, 80, 1891, s. v. *kets, kats*, auxquels, p. 185, il rattache *κατσίκι*, *chevreau*, n'arrive pas à des conclusions entraînantes ; C. Christophoridis, Λεξ. τ. ἀλβ γλ., 80, 1904 (l'auteur est mort en 1895), s. v. *κάτσι*, p. 146, d'où il fait tout dériver, n'est pas à prendre en considération. Les choses se comportent autrement. Je lis en turc كيتشى *ketchi* (Bianchi, *Dict. fr.-t.*, I

(1843), s. v. *chèvre* ; qui sait si le nom de la constellation *aitiouq*, كيتوق, *ib.* [arabe], n'a pas de rapport avec αἴξ, αἰ Γόξ ?) ; or, Barbier de Meynard, *Dict. t.-fr.*, II (1866), p. 616^a, nous apprend que *kitchi* est une ancienne forme pour كيتچوك, *kutchuk*, *petit*. On serait donc d'abord tenté par Vambéry, *Et. Wört. b. d. turko-tatar. Spr.*, 80, 1878, p. 100, N. 107, p. 99, N. 106 II c, où *küçük*, *jeune*, désigne le petit des chiens — comme, par une métaphore plus hardie, Eschyle, *Ag.* 141, appelle les lionceaux des *rosées* — ῥόσοι, v. *Et. M.*, p. 377, 37 ; Ar. *Byz.*, éd. A. Nauck, 80, 1848, p. 10^b. Mais je penserais de préférence à *kač, keč, se hâter, courir, s'enfuir*, v. Vambéry, *op. cit.*, p. 71, N. 74, II ; ce serait un pendant de *átsoo*, ci-dessous, p. 335, n. 3. L'origine ainsi serait tatar, au tatar semble aussi appartenir le moyen haut et le vieux haut allemand *kitz, kitzi* (v. Jelinek, *Mittelh. d. Wört. b.*, 120, 1911 ; Kluge, *Et. Wrt. b. d. d. Spr.*, 80, 1910, s. v. *kitze*. En tout cas, le mot hongrois vient du turc, cf. Zoltar Gombocz, *Die bulg.-türk. Lehnw. in der ung.*

γίδια, βόσκει τὰ γίδια, plutôt que βόσκει τις κατσίκες. En revanche, il trait — ἀρμέγει ¹ — une κατσίκα, même des κατσίκες. Le pâtre montagnard ou campagnard, le chevrier qui vend son lait, le matin, dans les rues grecques où il promène quatre à cinq chèvres, les connaît, ainsi que sa clientèle, sous l'appellation de κατσίκες, chacun de ces animaux, fût-ce au pluriel, étant conçu comme lactifère. Le troupeau donc et les individus jouissent de désignations qui leur sont propres. En grec moderne, les nominatifs singuliers des trois genres — car le neutre vit encore — sont nettement distincts entre eux, si bien que les confusions homériques sont impossibles aujourd'hui; des phénomènes comme ὁ, ἡ αἰξ ne sauraient plus se produire. Enfin, pour le bouc, le vieux τράγος s'emploie couramment, à côté du diminutif neutre τραγί ².

Dans les nuances que je viens d'établir entre κατσίκα, κατσίκες, γίδια et γίδι, j'ai eu pour guides uniques ma connaissance, mes études et le sentiment de ma langue maternelle. Le sujet est assez fécond, assez important, pour que d'autres s'en occupent, contrôlent, vérifient, sans parti pris aucun, en toute liberté d'esprit. Présentement, je ne puis, hélas! appuyer mes observations sur d'autres textes que les miens. J'ai marqué, par la pratique, les dis-

Spr., 8^o, 1912, p. 90, N. 112 (où échelons étymologiques) et p. 189 (où raisons culturelles et climatiques de cet emprunt). Le grec n'a aucun rapport direct avec le hongrois. Il vient du turc. V. d'autre part, É. Boisacq, *Dict. dt. de l. l. gr.*, 1916, s. v. αἰξ et *ibid.*, Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, 417. — Au κατζίη [= κατσί] de D.C. (ci-dessus) se rattachent κατσίβελος, *tsigane*, κατσιποδιά, *guigne*, κατσάβραχα, *roc escarpé*, etc., etc., peut-être κατσαρός, *bouclé, frisé*.

1. De ἀμέλω par *ἀμέρω, v. *Essai de gr. hist. sur le chang. de λ en ρ dev. cons.*, *Mém. Or.*, 1905, p. 312-13; mais le phénomène appartient plutôt à la catégorie C, p. 306-7; ἀμέρω a dû précéder ἀρμέρω. Rien de plus usuel que ces *métathèses*. Pour *capra* même, cf. piémontais *crava* (G. Pasquali, *Nuovo Diz. piem.-it.*, 12^o, 1870, s. v.), napolitain *crapa* (Ambra, *Vocab. napol.-tosc.*, 8^o, 1873, s. v.), déjà dans *Lo Tasso Napolitano*, Naples, fo, 15 Abrile, 1689, *Gierusalemme liberata*, ch. VII, oct. 11, v. 6 (*crapie*). Donc, ancien.

2. Le besoin de précision est tel sur ce domaine que là où κατσίκα manque au vocabulaire indigène, comme à Smyrne, on a créé sur γίδι un fém. γίδα, intervenant dès qu'il s'agit de traire. Κατσίκα désigne à Smyrne spécialement la chèvre de Malte, ce qui ne signifie nullement que ce terme en provienne (ci-dessus, p. 314, n. 2). Au contraire, c'est le gr. mod. γίδι qui aurait plutôt donné *gidi* maltais, ce mot dans Falzon, *Diz. malt.-ital.-ingl.*, 8^o, 1845, s. v. et p. 66^a. — Comme, toutefois, les explosives *g* et *d* à la place des *γ* (γ) et *δ*, font quelque difficulté, peut-être est-il plus juste de voir dans le maltais des formes sémitiques, hébreu גִּדִּי, ar.

جَدِي, v. Rosenmüller, *Bibl. Naturgeschichte*, 1831, p. 84.

criminations lexicologiques relevées ci-dessus, dans mon roman intitulé *Ζωή κι ἀγάπη στὴ μοναξιά* ¹ et qui doit paraître prochainement dans le *Mercur de France*, adapté par moi-même sous le titre : *Le Solitaire du Pacifique*. Seulement, ici les conditions sont des plus particulières. *Le Solitaire du Pacifique* conte l'histoire d'un individu arraché au milieu social ², d'un Robinson abandonné dans une île déserte, aux prises avec la solitude — sans phrases, sans sauvages, sans Vendredi.

Au bout de trois ans de ce régime, sur le point de devenir fou, il découvre une autre île, peuplée de quelques bêtes. Il y aborde et le premier être animé qu'il aperçoit après ce long séjour dans une région dépourvue même d'insectes, est une chèvre, donc une *κατσίκι* ³ ! Dès lors, toutes les autres chèvres qui se présentent à lui répètent à ses yeux cette chère apparition, si bien qu'il en arrive à mettre *κατσίκες* au pluriel ⁴, le troupeau n'étant plus pour lui un troupeau quelconque, un troupeau de *γίδια*. Plus tard, quand il s'est habitué à ses nouveaux hôtes, à ses nouveaux amis, interviennent les variétés, des *ἀγριόγίδια* ⁵, un *ἀγριόγιδο* ⁶ ; ce sont des individus qui lui sont étrangers, des chèvres sauvages — des *γίδια* — non plus des *κατσίκες*. Parmi ces bêtes, cependant, qui lui sont devenues maintenant familières, il distingue un *γίδι* ⁷, un *γιδόπουλο* ⁸. Le troupeau cependant est toujours demeuré un troupeau, non de *γίδια*, mais un troupeau de *κατσίκες*, à cause des circonstances morales initiales que nous venons de noter.

Il est possible que *αἶξ* ancien subsiste encore de nos jours sous la forme normale du nominatif parisyllabique *αἶγα* ou *αἶα*, sans *γ* intervocalique. Nous avons même *αἶα*, pron. *éya*, celui-ci formé sur le

1. Paris, 12^e, 335 p., 1904.

2. E. P[ottier], *Vie et amour dans la solitude*, *Le Temps*, mardi 27 déc. 1904, p. 4 ; Marino Sicuro, *Vita e amore in solitudine*, *Cronache della Civiltà Elleno-Latina*, Roma, 30 janvier-20 février 1905, p. 461 s. ; P. E. Pavrolini, *Il romanzo della solitudine*, dans le *Marzocco*, Firenze, 5 mars 1905, p. 3 s. Il observe que Sophocle, dans son *Philoctète*, est le premier *robinsonista* littéraire.

3. P. 146.

4. P. 149, 155, 157, 177, etc.

5. P. 283.

6. P. 277.

7. P. 242.

8. P. 246. *Γιδόπουλο* et *κατσίκι*, *chevreaux*, se valent, sauf que le dernier a peut-être plus de personnalité, plus d'individualité.

pluriel αἴγες, prononcé αἴεις, c'est à savoir *éyes*. C'est, du moins, ce que l'on conclut d'un renseignement pas très clairement donné par A. A. Sakellaropoulos¹. Toujours est-il que les puristes grecs de nos jours continuent d'employer — sur le papier — αἴξ, αἴγός, sans le moindre souci de la nature, de l'histoire, surtout de l'antiquité. Ils ne se rendent aucun compte des richesses et de l'invention du grec moderne².

La Grèce, en matière de chèvres, fut toujours un pays riche. C'est pourquoi on ne s'y est jamais contenté d'un terme unique pour qualifier notre animal; on a tenu à caractériser son âge et sa qualité, comme nous l'apprend Aristophane de Byzance³, dans un passage quelque peu embrouillé, que nous retrouverons plus loin.

La vénération superstitieuse que nous aimons à professer pour les scoliastes, amène d'ordinaire chez tout bon philologue, dès qu'il traite de ἡ, ὁ αἴξ, la citation du scoliaste de Théocrite : οἱ δὲ ποιηταὶ καὶ ἐπὶ τοῦ ἄρρενος τὸν αἴγα λέγουσι καὶ ἔστιν αὐτοῖς κοινὸν ὄνομα τὸ αἴξ ὡς ἔλαφος ἄνθρωπος ἵππος⁴.

Comme exactitude, ce témoignage vaut celui d'Eustathe sur *l'homme attique*⁵. C'est donc le moment, avant de passer plus outre, de vider cette petite question du masculin αἴξ, poétique, suivant l'un, attique, suivant l'autre.

1. Τὰ Κυπριακά, t. II, 80, 1891, p. 435. — Au moyen âge, ἡ αἴγα joue un rôle encore considérable dans le *Quadrupes* — texte précieux à reprendre et publier avec commentaire — écrit en 1365 (ms. du xv^e, v. mes *Essais*, I, *op. cit.*, p. 20); consulter les v. 53, 434, 453, 457, 463, 522, 547, 578, 598, 820, 1045, 1066; τράγος 434, 453, 522, 578, 1067, 459 (λωλότραγον); 53 (πρόβατον), 190 (ἐρίφια, ἀρνιά), 479, 1067 (κρίός), 545 et 579 (ἡ προβάτα). — Rien dans la Byzantine de Bonn, du moins dans l'état actuel de ses Index.

2. Un exemple entre mille. Le grec médiéval avait créé les charmantes expressions δαμῖν et δαμάιν (qu'on fait dériver de οὐδαμινόν, mais la formation est encore obscure); cet adverbe marque la nuance *pas un grain, pas un tantinet*. Koray, *At. I, op. cit.*, 179-80, rejette cette innovation sur la πάντα τολμῶσα βαρβαρότης. Ces théories mènent, simplement, un pays à sa mort littéraire.

3. *Ar. Byz.*, éd. Nauck, 1848, p. 104-107.

4. *Bucolicorum graecorum reliquiae*, ed. H. L. Ahrens, t. II, 1859, 37, 12-13 (aussi 7 s. et p. 36, 7 s.), ad Theocr. I, 5. — Il est remarquable que ἄθρωπος s'applique encore aujourd'hui aux deux sexes. Τί καλὸς ἄθρωπος! se dit d'une femme, couramment. — Pour ce qui est de l'observation du scoliaste sur αἴγα masc., elle ne s'applique même pas à Théocrite qui fait fort bien la distinction : αἴκα τῆνος ἔλη κεραὸν τράγον, αἴγα τυ λαψῆ. Théocrite n'est plus dans la tradition pastorale; il est de son temps.

5. V. plus haut, p. 310, n. 70.

Nous n'insistons pas sur l'emploi poétique. Homère nous a révélé dans ce αἶξ un trait propre à son époque.

Pour l'attique, voici ce qui en est.

Les deux ἄγριον αἶγα de l'*Ethique à Nicomaque*, qui sont discutés plus loin ¹, sont de simples allusions à des vers homériques. Restent deux autres exemples, d'abord, un αἶγι φουῶντι πῦρ — *au chèvre (ou au bouc) soufflant du feu* — dans la liste des monstres de la *Génération des animaux* ². Qui n'y voit aussitôt une citation ? Il y a là quelque réminiscence poétique ou purement populaire, un fragment d'auteur passé inaperçu jusqu'ici. J'ai vainement essayé de l'identifier ³. Ce n'est pas une raison pour attribuer cette étrange association de mots à Aristote. Aristote connaît parfaitement τράγος ⁴. Il n'a pas le moindre besoin de ὁ αἶξ.

Ce masculin cependant se lit ou se suppose dans le passage mentionné plus haut, où Aristote nous signale un bouc qui donne du lait : αἶξ ἐκ τῶν μαστῶν, οὗς ἔχει δύο ὁ ἄρρην παρὰ τὸ αἰδοῖον, γάλα ἡμέλγετο, etc. ⁵. Mais Aristote a moins l'air de parler en son nom que de rapporter un *prodige* : τὰ μὲν τοιαῦτα ὡς σημεῖα ὑπολαμβάνουσιν ⁶. Le cas serait donc analogue au précédent. Τράγος, abondant chez Aristote, rend tout ὁ αἶξ suspect.

Quant aux autres attiques, ils seraient bien embarrassés de ce masculin ! J'ai dû constater, en effet, à ma grande stupeur, que ce terme de αἶξ n'apparaît presque pas à l'époque classique. On ne l'y dépiste qu'à grand'peine au féminin et encore dans des contextes déterminés. Du masculin, pas de trace.

Eschyle, Thucydide ⁷ et Euripide ignorent αἶξ totalement. Le fait,

1. Ci-dessous, p. 319, n. 6.

2. Arst., *De anim. gener.*, IV, 4 (éd. Didot, III, 1854, p. 401, 25).

3. J'ai cherché, sans fruit, dans Nauck, *Trag. dict. Ind.*, Petrop., 1892 ; Rumpel, *Lex. Pind.*, 1883 ; Athénée, éd. I. Schweighauser, Strasbourg, 1801-1807, 14 vol. 8°, t. IX, Ind., s. v. *caprae* ; *Comm. in Arst. gr.*, XIV, 3 (1903), 8°, *I. Philoponi in libros de G. A.* ; Barthélemy St-Hilaire, *Traité de la G. d. A.*, II, 1887, IV, 3, 23 (d'après lui), p. 274 ; Engelmann-Preuss, *Bibl. scr. cl.*, I, 1880 ni Klusmann, *Bibl. scr. cl.*, I, 1909, n'indiquent aucune édition spéciale importante de ce traité d'Aristote.

4. V. plus loin, p. 330, n. 6.

5. H. A., III, 20, 4 (= Didot, III, 53, 41).

6. *Ib.* Le passage commence ainsi : Τῶν δ' ἄρρένων ἔντε τοῖς ἄλλοις ζῴοις καὶ ἐν ἀνθρώπῳ ἐν οὐδενὶ μὲν, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, γίνεται γάλα, ὁμοῦς δὲ γίνεται ἐν τισίν, ἐπεὶ καὶ ἐν Λήμῳ αἶξ etc.

7. Chez Hérodote, outre II, 46 (ci-dessus, p. 312, n. 9) et III, 112, on voit des

pour ce dernier, est d'autant plus frappant qu'il affectionne les comparaisons avec les animaux — τόνδε μόσχον νεαγενῆ, dit-il du petit Oreste ¹ — et que la consommation chez lui du μόσχος est à peine imaginable ². On ne sait à quel fait social ou économique attribuer la prédilection d'Euripide pour le veau. Il n'y a peut-être là qu'un goût purement sentimental, littéraire ou rythmique, à cause de la joliesse du vocable. La sensibilité du poète eût pourtant trouvé à se satisfaire avec la chèvre, au sujet de laquelle couraient par toute l'Hellade tant d'histoires gracieuses, comme celle de ce sacrifice à Dionysos qui, de son plein gré, substitua une chèvre à l'enfant — παῖδα ὠραίον — qui lui était dû ³, ou comme la légende de cette jeune fille dont les vêtements dissimulaient une chèvre que l'on immolait ainsi à la place de la vierge ⁴.

Sophocle ne présente αἴγες — un pluriel ! — qu'une seule fois dans un fragment auquel actuellement on ne comprend pas grand chose ⁵.

Parmi les Attiques, il faut mettre à part Aristote qui est naturaliste et parle surtout de la chèvre, en savant, dans ses traités spéciaux ⁶. Il la mentionne aussi, mais en des contextes particuliers, dans l'*Ethique à Nicomaque*, par deux fois, dont l'une a échappé aussi bien à l'Index de Bonitz ⁷ qu'au bon travail de Ph.-E. Legrand, dans notre *Dictionnaire des Antiquités* ⁸. Le ἄγριον αἶγα de ce pas-

αἶγας II, 42, à propos de sacrifices chez les Égyptiens, comme à II, 46. Cf. Pausanias IV, 20, 1 (éd. Hitzig-Blümmer, II, 1, 1901); il nous apprend que les oracles interprétaient τοὺς αἶγας τοὺς ἄρσενας par τράγος.

1. Eur. *I. A.*, 1623; on met quelquefois entre crochets les v. 1509 à 1629, v. *Eur. fab.*, edd. Prinz-Wecklein, vol. II, p. vi, *I. A.*, 1899, p. 615 s.; sur μόσχος, Ar. *Byz.*, *op. cit.*, p. 110.

2. Consulter l'*Ind. Graecit. Euripideae* de Beck, Cambridge, 1829: 21 exemples; néant dans Eschyle (Dindorf, *Lex. Aesch.*, 1876) et dans Sophocle (Ellendt-Genthe, *Lex. Soph.*, 1872).

3. Paus., IX, 8, 2 (éd. citée).

4. Leutsch-Schneidewin, *Paroemiographi graeci*, I, 1839, p. 402, 8-17.

5. Nauck, *Tragic. graec. fragm.*, ed. 2, 1879, Soph. fr. 725, v. 2 ψακαλοῦχοι | μητέρες αἰγές τ' ἐπιμαστίδιον | γόνον ὀρταλίχων ἀναφαίνοιεν. Il s'agit bien en tous cas de femelles — au pluriel, indistinctement.

6. Relevé des passages dans *Aristoteles graece*, rec. I. Bekker, 1831, t. V (1870), *Index Aristotelicus*, au mot αἶξ. L'Index analytique, en latin, des *Arstt. op. omnia*, Didot, t. V (1874), entre beaucoup plus et mieux dans le détail.

7. Pour la façon dont cet Index fut confectionné, v. t. V, pp. III-VI.

8. Fasc. 41 (1908), s. v. *sacrificium*, p. 956-973. P. 980, *Bibliographie*, où je n'aperçois pas Protz, *Fasti Graecorum sacri*, 1893, cité pourtant en cours de route.

sage ¹ est une pure allusion à un vers d'Homère ², comme le second, cité toujours ³, en est une à un renseignement donné par Hérodote ⁴.

Platon et Aristophane, les deux écrivains les plus proches du langage courant, ne sont guère prodigues de ce terme. Ast signale en tout quatre exemples chez Platon ⁵; il n'y en a que deux chez Aristophane ⁶.

Fait des plus significatifs, les orateurs attiques connaissent αἶξ aussi peu que αἴγες. Ainsi donc, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Démosthène, Lycurgue, Eschine, Hypéride ⁷, Dinarque, Démade n'ont pas la moindre chèvre à nous offrir ⁸. Seul, Isée héberge ces animaux par deux fois, l'une dans le corps de la plaidoirie, l'autre dans les μαρτυρίαί ou témoignages. Les conditions sont des plus instructives. Dans l'un des deux endroits — Περὶ τοῦ Ἀγνίου κλήρου — il est question d'un certain Théophon qui a fait cadeau à une fille adoptive d'un champ et de cent chèvres : ἔδωκεν ἀγρὸν Ἐλευσίῃ (locatif) δυοῖν ταλάντων, πρόβατα ἐξήκοντα, αἴγας ἑκατὸν etc. ⁹. Dans les Μαρτυρίαί du Περὶ τοῦ Φιλοκλήμονος κλήρου,

1. *Eth. Nic.*, III, 10, 7.

2. Γ 24 (pas 23, comme veut Grant, ci-dessous, n. 4).

3. *Eth. Nic.*, VII, 7, 1.

4. Herdt. II, 42 (sur ce passage, Sayce, *The anc. emp. of the East*, Herdt. I-III, London, 1883, et surtout, Rawlinson, *Hist. of Herdt.*, II, 1862). Pour l'*Eth.*, v. *The Eth. of Arstt.*, éd. A. Grant, t. II, 1885.

5. *Plat. op.*, éd. Ast, 11 vol., 1819-32, *Lex. Platon.*, 3 vol., 1835-38, s. v. Tous les exemples sont au pl. et tous dans les *Lois*. Mais il ne cite certainement pas tout; car, il marque « ὁ et ἡ », en tête de l'article, sans donner un seul emploi du masc. Nous sommes encore fort mal outillés pour les classiques (v. mes *Études de philologie néo-gr.*, 80, 1892, XCIX s.).

6. *Ar. Pl.* 294 (chœur); *Nub.* 71; les deux au pluriel, le premier au masculin.

7. *Hyperidis orationes sex*, éd. Fr. Blass, 1894, *Ind.* de Reinhold, p. 141-176.

8. V. les *Ind.* des *Or. attici* de Dobson, Londres, 16 vol., 80, 1828; l'éd. de Reiske, sur laquelle Dobson repose, *Orat. graeci*, 12 vol., 80, 1770-75 — introuvable! — est encore bonne. Index spéciaux: S. Preuss, *Index Aesch.*, 80, 1896; L. L. Forman, *Ind. Andocideus, Lycurgeus, Dinarcheus*, Ox., 1897; *Antiphontis Or. XV*, éd. E. Maetzner, 1838, p. 277-280; Fr. L. v. Cleef, *Ind. Antiphontis* (Cornell St., V), New York, 1895, 80; S. Preuss, *Ind. Demosthenicus*, 80, 1892; Westermann, *Indicis Graecitatis Hyperideae* pars I, 1860; II, 1861; III, 1861; IV, 1862; V, 1862; VI, 1863; VII, 1863; VIII, 1864, série de petites dissertations 40; S. Preuss, *Ind. Isocrateus*, 80, 1904; S. Kondratiew, *Ind. ad Or. Lyc.*, Moscou, 1897; D. H. Holmes, *Ind. Lysiacus*, 80, 1895. Il faut se garder de dédaigner les *Or. attici*, 2 vol. 40, Didot, 1887-8, avec *Index*.

9. Isée, 292 in f. (= Didot, I, p. 316, 17).

Euktémon a vendu des chèvres avec leur berger : αἴγας ἀπέδοτο σὺν τῷ αἰπόλῳ ¹.

Relevons sans tarder ce détail : le premier passage mentionne le ἀγρός, *ager*, à propos des chèvres ; le second oppose aux chèvres et à leur berger une maison de ville : οἰκίαν δ' ἐν ἄστει.

Ainsi, nous voici bien à la campagne avec les chèvres ; nous parlons un langage campagnard ; αἴγες, au pluriel, signifie tout uniment troupeau et dans ce troupeau il y a sûrement des boucs. On dirait véritablement qu'il ne passe jamais ni boucs ni chèvres dans les rues d'Athènes. Ce bétail reste confiné aux champs.

Le silence des orateurs surprend d'autant plus que l'éloquence judiciaire devait avoir des contacts directs avec la vie, soit que l'on plaidât pour soi-même, soit que l'on composât des plaidoyers pour autrui ². Enfin, les chèvres comme les boucs n'étaient pas des animaux quelconques ; c'étaient des animaux de sacrifice, avec des affectations, il est vrai, spéciales à des divinités déterminées, mais qui ne devaient pas en faire des victimes trop rares ³. Nous verrons plus loin que le sacrifice n'influa pas beaucoup sur la littérature.

Les Comiques grecs nous conduisent à des résultats analogues ⁴. Ils sont même plus curieux encore.

Dans un vers de Cratinus, dans un autre d'Antiphane, dans un troisième anonyme, αἶξ a perdu tout sens propre ; αἶξ οὐρανία chez les deux premiers ⁵, αἶξ οὐράνιος chez le troisième ⁶ — οὐράνιος est bien au féminin cette fois-ci ! — désignent Amalthée, autant dire la corne d'abondance ⁷. Et ne négligeons pas de rappeler qu'avec

1. Isée, 140, 9 (= Didot, I, 278, 33). — W. Wyse a donné d'Isée une bonne édition avec commentaire : *The speeches of Isaeus*, Cambr., 80, 1904. Αἶξ manque à l'*Ind.* comme au commentaire, l'auteur n'en ayant pas senti l'intérêt.

2. V. A. Croiset, *Hist. de la Littér. gr.*, t. IV, 1895, p. 420.

3. V. P. Stengel, *Die griechischen Kultusaltertümer*, 1898, p. 107 suiv., Ph. E. Legrand, art. *Sacrificium*, cité plus haut, p. 959^a.

4. A. Meineke, *Fragmenta comicorum graecorum*, 5 vol. 80, 1839-1841 ; Index en deux volumes, 1857, la seule publication complète actuellement, avec des Index que celle de Kock (ci-dessus, p. 314, n. 1) ne nous donne pas aussi soigneusement. — Kaibel, *Com. gr. fr.*, I, 1, 1899, commence à peine.

5. Meineke, *op. cit.*, t. II, p. 161 (XXI), Cratinus ; III, 73 (II, 4), Antiphane.

6. Voir IV, 667 (281, 2).

7. Meineke, t. II, 160, cite Zenobius [= *Paroem. gr., op. cit.*, t. I, p. 8, Zen. I, 26] καθάπερ Διὸς αἶγα Ἀμαλθειαν, οὕτω καὶ τῶν δωροδοκούντων αἶγα οὐρανίαν. Οἱ δὲ εἰς τοὺς ἀργυρῖεσθαί τισιν ἀφθόνως ἀφορμὰς παρέχοντας οὕτως εἰκόθασι λέγειν

Antiphane nous sommes à la campagne, puisque la pièce s'intitule Κύκλωψ et que c'est le Cyclope qui parle ¹.

Dans un autre fragment de ce même auteur, αἰξ ne lui vient à l'esprit qu'à propos d'une question de pure grammaire, de propriété de termes et de rébus de style ².

Anaxandride, dans une description célèbre de dons fastueux et de ripailles monstres, où l'effet comique est obtenu par des nomenclatures accumulées ³, fait intervenir des ἱππων ἀγέλας, αἰγῶν τ' ἀγέλην ⁴, ne se doutant pas que l'idée de troupeau est impliquée dans le pluriel αἰγες, comme nous l'avons vu chez Homère, de même qu'un pâtre grec de nos jours ne songerait nullement à spécifier, κοπάδι γίδια ou ἀπὸ γίδια lui paraissant d'une précision inutile; γίδια suffit; ce sont là choses qui s'entendent toutes seules ⁵.

Alexis est plus intéressant avec ses têtes de chèvres — ou de boucs — αἰγῶν κρανία, dont les bouchers tiennent les lèvres écartées à l'aide d'un bâtonnet; telle la courtisane s'entraîne au sourire de ses trente-deux dents avec une petite branche de myrte entre les arcades dentaires ⁶. Nous reprenons ce vers plus loin.

Mnésimaque, dans un morceau de 65 vers où il énumère comiquement toute espèce de bêtes, suivant le procédé d'Antiphane, met pêle-mêle le sanglier, la chèvre, le coq et le canard: κάπρου, αἰγός, ἀλεκτρούονος, νήττης ⁷. C'est un πλῆθος ἀμύθητον ⁸.

κωμωδοῦντες, ἐπεὶ καὶ ὁ τῆς Ἀμαλθείας κέρασ ἔχων πᾶν ὃ ἐβρούλετο εἶχεν. Cf. aussi Suidas, ed. Bernhardt, t. II, 1 (1853), p. 1221, s. v. οὐρ. αἰξ. La chèvre n'est plus que matière à proverbe.

1. Meineke, *op. cit.*, III, 73; cf. 72.

2. Meineke, *op. cit.*, III, 27 (I, 8); cf. *ib.*, p. 291.

3. C'est la façon constante chez Rabelais: L. I, ch. xi, xxv; II, ch. vii, ix, xxvi, xxx, xxxiii; III, ch. x, xxvi, xxvii, xxviii; sur les *Jeux* (I, ch. xxii), v. mon fils Michel, *Rev. Et. Rab.*, t. VI-VII, 1908-9. Si cela peut avoir quelque intérêt, dans mon *Ταξίδι*, éd. II, Paris, 1905, p. 78-9, l'énumération des plats accumulés s'inspire d'Anaxandride autant que de Rabelais. Celui-ci a connu peut-être Anaxandride qui se lit dans Athénée, IV, c. VII, p. 131 A-F, éd. Schweighäuser, *op. cit.*, t. II, p. 14.

4. Mein., *op. cit.*, III, 183 (I, 24).

5. A moins qu'il n'y ait dans l'énumération un intérêt spécial, ci-dessus, p. 308, n. 11.

6. Meineke, *op. cit.*, III, 423 (I, 24); v. *ibid.*, la note p. 425 et aussi Athénée, éd. I. Schweighäuser, *op. cit.*, t. VII des *Animadversiones* (1805), p. 67, commentaire au livre XIII, ch. xxiii ou xiii, p. 568a.

7. Meineke, *op. cit.*, III, 570 (v. 48).

8. *Ibid.*, v. 46.

Eupolis est le plus suggestif. Plutarque nous a conservé de lui cinq vers délicieux, d'un sentiment pastoral frais et pur. Les chèvres elles-mêmes viennent sur la scène nous dire leur nourriture coutumière ¹. Eupolis applique à ces bêtes errantes le terme pittoresque de *σφυράδες* ², dont l'explication par un des scolastes d'Aristophane est si évocatrice : *σφυράδες εἰσὶ τὰ τῶν αἰγῶν καὶ προβάτων ἀποπατήματα* ³. *Αἰγιάζεις* ⁴ ἀντὶ τοῦ περὶ αἰγῶν λάλεις, *deviser sur les chèvres*, est aussi charmant. Mais voici de l'inattendu. La pièce s'appelle *Αἰγες*. Le chœur est donc un chœur de *Αἰγες*. Or, ce chœur, Eupolis lui-même le désigne sous le nom de *προβατικὸς χορὸς*, *προβατικὸς*, c'est à savoir l'adjectif le plus flou qu'on puisse imaginer en matière de bétail. Tel est aussi le témoignage d'Eustathe : οἱ δὲ παλαιοὶ πάντα μῆλα καλοῦσι τὰ θρέμματα, εἰ καὶ διὰ τὸν μᾶλλον κυριολεκτεῖσθαι τὴν λέξιν φασὶν ἐπὶ προβάτων, ἐξ ὧν ὁ ποιητὴς καὶ πρόβατον αὐτὰ που φησὶ καὶ Εὐπολις δὲ προβατικὸν φασὶ χορὸν λέγει τὸν ἐξ αἰγῶν ⁵.

Voici le dernier coup. Chez Euboulos, une courtisane est baptisée du sobriquet de *Αἰγίδιον*, pour avoir dévoré — *καταφαγεῖν* — le cabaretier Thallos, donc, *θαλλός*, donc branche d'olivier que broutent les chèvres ⁶. Nous sommes de plus en plus dans l'abstraction et la littérature.

En d'autres termes, le trait commun à tous nos Attiques est qu'ils parlent de la chèvre — quand ils en parlent ! — sans l'avoir dans l'œil. Ils en discutent, ils devisent — *αἰγιάζουσιν* — ils ne la réalisent pas ⁷.

Xénophon qui a beaucoup voyagé, beaucoup observé, n'a de vision nette de la chèvre que dans l'*Anabase*, nous voulons dire en Asie Mineure où il aperçoit des troupeaux — il les met toujours au pluriel — soit dans la plaine, soit dans la montagne, soit dans des

1. Meineke, *op. cit.*, II, 1, p. 426.

2. *Ibid.*, 433 (XVI) *σφυράδων πολλῶν ἀναμέστη* — lequel, au surplus, est à comparer avec *ἀθανάτη*, ci-dessus, p. 304, n. 1.

3. Meineke, *op. cit.*, II, 1, 433 (XVI) ; W. Rutherford, *Sch. Ar.*, Londres, 80, 1896, ad *Pacis* 790.

4. Meineke, *op. cit.*, II, 1, 430 (IX,2) ; I. Bekker, *An. gr.*, 80, 1814, p. 363, 28 (= t. I).

5. Eust. Comm. ad II., III, 1829, p. 327, 3 à II 353.

6. Meineke, *op. cit.*, III, 252, III-IV, 1 ; v. *ibid.*, le commentaire.

7. Rien non plus dans Ménandre, v. J. v. Leeuwen, *Menandri fabularum reliquiae*, 120, 1919, *Ind.* p. 251-256.

villages, soit encore dans les étables de maisons pratiquées sous terre. Nous rejetons en note ces différents passages ¹. Techniquement, froidement, dans son traité sur l'Équitation, Xénophon nous apprend que la corne du cheval ne doit pas être droite comme celle de la chèvre ². Dans son traité de la Chasse, il sait que la chèvre est un bon appât pour lions, léopards, lynx, panthères et ours ³. Il fait place aux chèvres, parmi d'autres animaux, à un sacrifice ⁴.

Nous sommes ici en Thessalie et les chèvres sont par-dessus le marché ⁵. Dès que nous sommes à Athènes, la chèvre devient un exemple philosophique, une abstraction pure. Il vaut bien mieux, dit Socrate, avoir un troupeau d'amis que des brebis, des bœufs et des chèvres ⁶. Quel autre animal que l'homme, s'écrie ce même Socrate, tire une utilité plus grande des chèvres, des porcs, des chevaux, des bœufs, des ânes et des autres animaux ⁷ ?

Pour Xénophon, la chèvre n'est point un être familier. Ses préoccupations sont ailleurs. Je me suis amusé à dépouiller pour mon propre usage l'Économique ou, comme nous disions jadis, le *Mesnagier* ⁸ ;

1. Le seul Index complet est encore celui de l'éd. de Wells et Thieme, *Xen. opera*, 4 vol., 1801-1804, et 4 vol., 1801-1804, pour l'Index, sous le titre : *Lexicon Xenophontium*. Les Ind. spéciaux, consultés ici, sont : *Historia graeca*, ed. O. Keller, 1890; *De re equestri*, ed. Vinc. Tommasini, 1902; *Cynegeticus*, ed. G. Pierleoni, 1902; le *Lexikon zu Xen. Anab.* de K. W. Krüger, 1851, est un vulgaire vocabulaire sans références. Pour nous justifier d'avoir rejeté Xénophon à la fin de tous les Attiques, nous renvoyons au bon livre de M. Léopold Gautier, *La langue de Xénophon*, Genève, 1911; voir surtout le ch. V; *Éléments hellénistiques du vocabulaire xénophontien*. Utiles index. Voici les passages de l'*Anabase*, III, 5, 6 πρόβατα, καὶ αἰγας, καὶ βόας, καὶ ὄνους; IV, 5, 19 ἐν δὲ ταῖς οἰκίαις ἦσαν αἰγες, οἶες, βόες, ὄρνιθες, καὶ τὰ ἔκγονα τούτων; IV, 6, 13 οὐκ ἄβρατόν ἐστι τὸ ἕρος, ἀλλὰ νέμειται καὶ αἰγὴ καὶ βοσσίον, éd. Thieme; le renvoi du Lex. de Thieme, IV, 4, 1, est inexact; rien, ni au livre IV ni au livre III.

2. *Eq.* I, 4 τὰ ἀνώτερα τῶν ὀπλῶν ἔσται ἄγαν ὀρθὰ, ὡσπερ αἰγός. Ce mot manque au lexique de L. Dindorf, *Xen. opuscula*, Oxford, 1866.

3. *Cynegeticus*, XI, 4 (= Pierleoni, p. 40, 4).

4. *Hist. gr.*, VI, 4, 29 παρήγγειλε μὲν ταῖς πόλεσι βοῦς καὶ οἶς καὶ αἰγας καὶ ὅς παρασκευάζεσθαι ὡς εἰς τὴν θυσίαν. Il s'agit de Jason et d'un sacrifice commandé à l'approche des jeux pythiques. Il obtint, ajoute Xénophon, mille bœufs et plus de deux mille pièces d'autre bétail, τὰ δ' ἄλλα βοσκήματα, *ib.*

5. Voir note précédente.

6. *Mem.* III, 11, 5.

7. *Ib.* IV, 3, 10.

8. *Le Mesnagier de Xénophon*, 1562 (paraphrase plutôt que traduction, de F. de Ferris, v. Brunet, *Manuel*, V (1864), col. 1500). La Boétie (v. *Œuvres complètes*, 4^e, 1892, p. 59) dira plus tard *Mesnagerie* (1571).

on y trouve des πρόβατα en masses abondantes ¹, surtout des ἵπποι, ceux-ci presque à chaque instant, des βοῦς ², des chiennes ³, même des κυνίδια ⁴, des ὑποζύγια — bêtes de somme — et des ἡμιόβους ⁵, un ὄνος ⁶, des κτήνη ⁷, des θηρία ⁸ — et c'est tout, malgré cette déclaration que ἡ προβατευτικὴ τέχνη συνήπται τῇ γεωργίᾳ ⁹. Pas une chèvre! Pas une goutte de son lait! Ce que Xénophon voit dans un ἀγρός, c'est toujours un cheval ¹⁰.

Pour terminer cette revue des Attiques et demi-Attiques, notons que Théophraste n'a de chèvre qu'à un endroit ¹¹.

Nous arrivons avec τράγος à des résultats analogues, peut-être plus épatants encore. Qu'Homère ait recours à τράγος une fois seulement ¹², il n'y a rien d'étrange à cela, puisqu'Homère, pour désigner le mâle, n'a qu'à concevoir αἴξ au masculin, tout en risquant l'obscurité ¹³. La situation, en effet, était peu nette, Homère n'ayant à sa disposition ni la ressource de l'article ni des adjectifs à trois désinences pour les trois genres ¹⁴. Enfin, il se privait de la commodité éventuelle d'envisager une pluralité de boucs, si réduite fût-elle. Ici encore, le grec moderne rien qu'avec ses γίδια, sa κατσίκα et son τράγος, est mille fois mieux servi.

Mais les Attiques, qui déjà ne nous révèlent aucun αἴξ masculin, comment font-ils donc pour se passer de τράγος? Il n'en est pas

1. I, 9; II, 11; III, 11; V, 6, 19, 20; X, 7, etc.

2. I, 14; V, 20, etc.

3. V, 6, etc.

4. XIII, 8.

5. XVIII, 4.

6. VIII, 4.

7. VII, 19.

8. V, 5, etc.

9. V, 3.

10. XI, 15. Il convient, en revanche, de noter la tendresse véritable manifestée par Xénophon pour le cheval; il sait exactement la façon dont il faut s'y prendre pour le caresser et le moment où il a besoin d'une caresse, cf. Eq. 10, 13 (ἀλλὰ θωπεύειν).

11. I. G. Schneider, *Theophr. Eresii quae supersunt*, 5 vol., 1818-1821; Index, t. V, 295-549. Fr. XV, 3 [pas 2]: ἡ αἴξ, ὅταν λάβῃ τὸ ἡρύγγιον εἰς τὸ στόμα, μένει, καὶ τὰς ἄλλας ἵστασθαι ποιεῖ. Voir l'excellent art. du Thes. d'H. E., s. v. ἡρύγγιον, sur cette plante et sur tout ce passage qui est un lieu commun.

12. Ci-dessus, p. 312, n. 1.

13. V. ci-dessus, p. 310, n. 3, le relevé et la discussion des passages.

14. Se rappeler ἀγριος, fém. ci-dessus, p. 303, n. 1, 3.

moins constant que cet animal se montre à peine chez eux. Il accuse une carence totale chez Thucydide ¹, Platon ², Ménandre ³, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Dinarque, Lycurgue, Démade, Démosthène, Eschine ⁴, Hypéride ⁵ et Xénophon ⁶. On ne conçoit pas rupture plus complète avec la vie rurale. Le cas est d'autant plus stupéfiant que, chez les Anciens, la limite de démarcation entre la ville et la campagne est beaucoup moins rigoureuse que de nos jours. Une ville homérique, par exemple, ne ressemble en rien à ce que nous entendons sous ce vocable. Les villes étaient ouvertes ⁷, de sorte qu'elles se confondaient avec la campagne d'alentour. La *χώρα* avait autant d'importance que la ville proprement dite et Strabon nous en fait la remarque expresse pour Pylos : "Ὀμηρος δὲ ταύτην ἅπασαν τὴν χώραν μέχρι Μεσσήνης καλεῖ Πύλον ὁμωνύμως τῇ πόλει ⁸ ; il nous dévoile en même temps par là quel chemin *χώρα* a dû suivre pour signifier aujourd'hui *ville*. Dans la vieille Athènes, les choses semblent être demeurées en l'état, comme en témoigne le fameux passage de Thucydide : τὸ δὲ πρὸ τούτου [Thésée] ἢ ἀκρόπολις ἢ νῦν οὖσα πόλις ἦν ⁹. La ville tenait dans

1. Pour Herodt., ci-dessus, p. 318, n. 7. Pas d'index satisfaisant de cet important écrivain. Ni P. Wesseling, *Herod. Hist.*, Amsterdam, fo, 1763 — splendide édition — Ind. de 23 p. à 2 col., ni Baehr, *Herod. Musae*, 4 vol., 1830-1835, Ind. gr. 579-651 (t. IV), *Ind. rerum* en latin *ib.* 439-578 (H. Stein, *Her. hist.*, 2 vol., 80, 1869-71, ne présente qu'un *Ind. nom.*, 485-538), ni Herodotus, Sayce-Macan, London, 1883-1908, 80, 6 vol., Ind. t. II (1895), 317-325, t. II (1908), 418-435, ne donnent *τράγος*. C'est encore le vieux strasbourgeois Jean Schweighäuser, auquel nous devons l'Ind. le meilleur : *Lex. Herod.*, London, 1830, 80, 404 p. Baehr, dans l'Ind. latin, compte quatre *hircos* ; à nos trois de la p. 318, n. 7, il convient donc d'ajouter IV, 187, 4.

2. Signalons-y toutefois un *τραγοειδής*, *Crat.*, 408 D, appliqué à Pan ; c'est de la littérature et de la mythologie.

3. Ed. J. v. Leeuwen, *op. cit.*

4. Ed. Dobson, *op. cit.*

5. Ed. Blass, *op. cit.*

6. Ed. Thieme, *op. cit.*

7. V. Helbig, *L'épopée homér.*, trad. fr., 1894, p. 120 ; sur les *murailles* de Troie et les *fortifications*, en général, *ib.*, p. 117 s. Th. Homolle me signale toutefois — dans un autre sens qu'Helbig — Dörpfeld, *Troja u. Iliion*, I, 1902, pl. de la p. 64 et 192.

8. Strabon, VIII, 3, 3.

9. Thuc. II, 15, 3. Cf. A. F. Didot, *Hist. de la guerre du Pélo.*, I^s, 1868-72 : « L'Acropolis d'aujourd'hui et la partie inférieure tournés le plus vers le sud formaient la ville. » Consulter J. E. Harrison, *Primitive Athens as described by Thucydides*, 80, Camb., 1906, ch. I, p. 5.

la citadelle. Il est juste de reconnaître qu'avec l'Athènes classique, avec Thémistocle et les longs murs ¹, la situation paraît changée. C'est peut-être la nouvelle enceinte qui a déterminé cette scission avec la vie des champs, cette ignorance des αἴγες.

On est aussi quelque peu étonné que τραγωδία, terme chez tous si courant, n'ait pas été αἴγος, auquel l'antiquité ne cessait de la rattacher :

Carmines qui tragico vilem certavit ob hircum,

nous dit encore Horace ². Les τραγωδοί, nous répète-t-on de nos jours même, ne sont-ils pas « des chanteurs costumés en boucs » ³ ? Les Grecs n'étaient pas obligés de connaître Jane Ellen Harrison et son explication lumineuse ⁴.

Eschyle ⁵, Sophocle ⁶ et Théophraste ⁷ ne nous offrent chacun qu'un τράγος; Euripide en compte deux ⁸; Aristophane nous en

1. Judeich, *Topogr. v. Athen*, 1905, 67 s.; Fougères, *Grèce*, 1911, 24 s.

2. Hor. *Ad Pis.*, 220. Réunion des passages principaux, grecs et latins, dans le *Thes.* d'H. Est., s. v. τραγωδός.

3. *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, fasc. 48 (1913), p. 386^b. — Sur τραγωδός, τραγωδοποιός et ποιητής (compositeur), v. H. Weil, *Ét. sur l'Ant. gr.*, 120, 1900, p. 237 s. : *L'origine du mot poète*.

4. Ignorée tout autant du *Dict. des Ant.*, art. cité, v. *Bibliogr.*, p. 400-401. Jane Ellen Harrison, *Proleg. to the st. of gr. Rel.*, 1903 (je n'ai pas, pour le moment, sous la main, la seconde édition), p. 421. Selon elle, τραγωδία est pour τραγωδία et signifierait donc *le chant des moissons* « harvest song »; la confusion se produisit, quand le dieu des céréales devint le dieu du vin. Ça, c'est l'explication matérielle, et on n'en voit point d'autre, tant τράγος est impossible. L'explication des origines intellectuelles de la tragédie est dans la μίμησις d'Aristote, qui ne s'arrête point à tout cela, *Poet.*, IV, 1-8 (v. éd. Butcher, London, 80; 1907.)

5. Nauck, *Tr. gr. fr.*, *op. cit.*, N. 207 τράγος γένειον ἄρα πεινήσεις σύ γε. V. *ibid.*; c'est un emploi proverbial. V. ci-dessous, p. 333, n. 2.

6. Nauck, *op. cit.*, Soph., p. 497 Καριχοὶ τράγοι, v. *ib.* et ci-dessous, p. 330, n. 5; peut-être des Κιλίκιοι.

7. Theophr., fr. IV, 59 οἱ τράγοι καὶ οἱ ἔλαφοι καὶ λαγοὶ καὶ τᾶλλα τότε μάλιστα (περὶ τὰς ὀγείας) ὄζει, v. *Th. Er. q. s. op.*, ed. I. G. Schneider, t. I, p. 753, 5 vol., 1818-21; copieux Ind. au t. V, p. 295-549, à deux col. Th. nous donne donc une notion courante d'histoire naturelle, dans un traité spécial Περὶ ὀσμῶν, *ib.*, p. 732 s. Sur τραγοπόγων, v. *Ind.*, s. v. et t. III (*Annotaciones*), p. 596. C'est une plante. Ajouter : J. E. Harrison, *op. cit.*, p. 421. Manque dans J. E. Smith, *Florae gr. Prodromus*, 2 vol. 80, Londres, 1806-1813 et dans Hehn, ci-dessous.

8. Eur. *Cycl.* 80 σὺν τᾷδε τράγου χλαίνῃ μελίεσσι comme vêtement, v. ci-dessus, p. 309, n. 6. Euripide n'y regarde pas de si près. Le chœur est charmant et tout

aligne six, dont un de gros intérêt, dont les cinq qui restent, indifférents. Dans un vers du *Plutus* ¹ et dans un vers des *Oiseaux* ², le bouc figure comme animal de sacrifice; ailleurs — dans le *Plutus* toujours — le poète fait une allusion, peu détournée, à la lascivité du mâle ³; dans la *Paix* ⁴ et, de nouveau, dans le *Plutus*, l'odeur connue du bouc entre en scène ⁵. On voit que nous ne sortons pas du lieu commun.

Avec les *Nuées*, nous rebondissons.

Socrate somme Strepsiade de lui nomenclaturer ceux des quadrupèdes qui reviennent *correctement* au genre masculin :

τῶν τετραπόδων ἅτ' ἐστὶν ὀρθῶς ἄρρενα ⁶.

Strepsiade énumère :

κρίως, τράγος, ταῦρος, κύων, ἀλεκτρυών ⁷ :

le bélier, le bouc, le taureau, le chien, le coq ⁸.

Socrate se fâche. Comment? Strepsiade ne sait donc pas distinguer entre la poule et le coq — ἀλεκτρυάϊνα et ἀλέκτωρ ⁹ — puisqu'il emploie ἀλεκτρυών qui couvre les deux genres. Et la discussion continue.

rustique; *Bacch.* 139 ἀγρεύων | αἷμα τραγοκτόνον, ὁμοφάγον χάριν, dans un chœur; il s'agit du rite de l'*omophagie*, v. la note excellente de G. Dalmeyda, *Les Bacchantes*, Hachette, 1908; αἷμα τραγοκτόνον, c'est le sang du bouc, *ib.*

1. *Ar. Pl.* 820 ὕν καὶ τράγον καὶ κρίον.

2. *Av.* 959 Μὴ κατάρξῃ τοῦ τράγου.

3. *Pl.* 295 τράγοι δ' ἀκρατιεῖσθε, *instar hircorum lascivite* (*Ar. com.*, Didot, 1877).

4. *P.* 814 τραγομάσχαλοι, *olentes hircum*. 'Αντὶ τοῦ δόσσαμοι· οἱ γὰρ ἄρρενες τῶν αἰγῶν τοιοῦτοι, *scol. ap. Blaydes, Ar. Pax*, 80, 1883, p. 244.

5. *Pl.* 313 μινθώσωμεν θ' ὡσπερ τράγου | τὴν ξίνα, v. *Scol. dans Blaydes, Pl.*, 1886, p. 201.

6. *Ar. N.* 662.

7. *Ib.* 664.

8. Et pas : pigeon (Poyard, *Aristophane*, trad. nouv., 1860, p. 118); v. A. de Gubernatis, *Die Thiere in der i. g. Mythologie*, 80, 1874, p. 553; Th. de Heldreich, *La Faune de la Grèce*, 80, 1878, p. 51; O. Keller, *Thiere d. cl. Alterth.*, 80, 1887, p. 184; Thompson, *A Glossary of gr. Birds*, 80, 1895, p. 21; Hehn-Schrader, *Kulturpflanzen u. Hausthiere*, 80, 1902, p. 325; O. Keller, *Die ant. Tierw.*, t. II (1913), 80, p. 143. La terminologie grecque moderne est somptueuse en comparaison : κόκκορας et πετεινός — coq — ὄρνιθα et κόττα — poule — κοττόπουλο et ὄρνιθι — poulet — suivant les régions, parfois dans la même. V. p. 329, n. 3.

9. *Ibid.*, 666.

Voilà donc qui singulièrement confirme ce que nous avons noté de la confusion des mâles et des femelles chez Homère ¹. Nous assistons avec Aristophane aux préoccupations lexicologiques de cette époque de logiciens. Socrate, esprit essentiellement discriminatoire, ne paraît plus vouloir s'accommoder de pareilles imprécisions dans les termes. J'entends bien que dans toutes les langues — en grec ancien même ! — les bêtes n'ont pas toujours le privilège d'une désinence spéciale affectée au mâle et à la femelle ; tels *ἔλαφος*, *ἵππος* ², *βούς* ³ etc. Ce sont là des animaux pour lesquels le vocabulaire refuse le choix. La chèvre et le bouc avaient leurs noms. Socrate trouvait logique que l'usage les consacraît.

Aristophane ne se soucie guère de ces détails. Il va jusqu'à faire du pluriel *αἰγῶν* — *αἰγῶν τε κυναβρώτων μέλη* ⁴ — un masculin que nous avons reconnu contraire à tous ces pluriels ⁵. Il faut ne point s'en étonner. Ce n'est pas la première fois que les Attiques se voient dépaysés devant le parler d'Homère ⁶. Et puis, nous voyons toujours le théâtre antique dans l'indigence des pièces conservées. Nous ne le réalisons pas dans l'opulence créatrice de ces génies luxuriants. Eschyle fait 90 tragédies ⁷, Sophocle 123 ⁸, Euripide 92 ou 23 tétralogies ⁹ ; Aristophane fait 44 comédies ¹⁰. Un jour, Paul

1. Ci-dessus, p. 310 suiv.

2. Ci-dessus, p. 317, n. 4.

3. En latin, *agnus femina* (Neue-Wagener, *Formenl. d. lat. Spr.*, I (1902), 80, p. 925) ou *agnus marem* (*ibid.*). Sur *lupus*, v. Wölfflin. *Arch. f. lat. Lex.*, III (1886), 562, VII (1892), 280. En anglais, *he-goat* et *she-goat*, Murray, *A new engl. dict.*, IV (1901), mais antérieur à ce qu'il croit (p. 2364, OE), puisque déjà dans Fleming-Tibbins, *Roy. dict. engl. a. fr.*, 1844, s. v. — Les termes modernes correspondants sont : *λάρι*, *λάρινα*, *ἄλογο*, *φοῦδα*, *πουλάρι*, *βούδι*, *ἀγελᾶδα*, *βιδέλλο*, *veau* (de *vitellus*, par le vén. qui remplace *d* intervocalique par *ð*). V., en général, Heldreich, *op. cit.* ; D. Bikélas, *Sur la nomenclature de la Faune gr.* (*Ann. de l'Assoc.*, etc., XII (1878), 80, 208-237), est insuffisant et troublé par des préoccupations puristes. Ajouter *τυρὶ πρόβιο*, *κατσικήσιο* — ou *γιδήσιο* (de *γίδα*), *γάλα* (gén. *γάλατος*) *πρόβιο*, *ἀγελᾶδικο* — mais je ne crois pas : *τοῦ γιδίου*.

4. *Ar. Pl.* 294 ; *κυναβράω*, je sens le bouc. Au surplus, *κυναβρώτων* peut être excellentement un féminin, v. ci-dessus, p. 304, n. 4 et 5.

5. V. notre analyse, ci-dessus, p. 309.

6. *V. Rev. d. ét. gr.*, XXI (1908), p. 98b. Ils ne comprennent plus le *λέχος* homérique. Le sujet n'est qu'indiqué dans cette courte note ; il mériterait, je crois, quelques développements. Il y a là une piste à suivre.

7. M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, III (1899), 171, 1.

8. *Ib.*, p. 237.

9. *Ib.*, p. 296, n. 1.

10. *Ib.*, p. 532.

Bourget, devant moi, observait avec beaucoup de justesse que, dans ces conditions, forcément, ils écrivaient vite. Forcément, donc, ils commettaient des négligences ¹.

Pas toujours où l'on croit. D'honnêtes philologues, scolastes en tête, se demandent pourquoi Aristophane, dans les vers ci-dessus, range le coq parmi les quadrupèdes ². O scoliaste, figure-toi, figurez-vous, ô philologues, qu'Aristophane a dit exprès une ânerie, pour vous faire rire !

Ce dialogue important des *Nuées* nous montre à quel point le bétail champêtre avait déménagé à l'arrière-plan des abstractions philosophiques. On se préoccupait du genre grammatical ; on perdait de vue l'individu aussi bien que le ménage.

Chez les Comiques, le *τράγος* devient un être de raison. Dans Antiphane, on ne sait même pas si *τράγος ἡλιβάτας* signifie *bouc* ou *sanglier* ³ ; Ménandre enregistre pêle-mêle le *τράγος* avec le chien, le bétail, l'homme et le cheval ⁴ ; les *Κιλίκιοι τράγοι* d'un Anonyme sont des boucs de provenance étrangère, cités d'ouï-dire ⁵.

Pour ce qui est d'Aristote, il s'attache plus en naturaliste au bouc qu'à la chèvre ; pour le bouc nous n'avons pas l'équivalent des mentions littéraires de la femelle ⁶.

Je n'insiste pas sur *αἰπόλος*. Malgré l'usage plus ou moins métaphorique de tous les mots signifiant *βόσκω* ou *ποιμνή*, il est assez curieux de constater que *βοσκός*, *νομεύς*, *ποιμήν*, manque totalement, non seulement dans Thucydide, mais encore dans Aristophane et presque chez les Comiques ⁷. Platon est intéressant ; il n'a pas un *βοσκός* ; en revanche, il a bon nombre de *νομείς* et de *ποιμένες* philosophiques ⁸. On sait, d'autre part, que deux pâtres,

1. Molière en a bien, qui n'a composé que 33 ou 35 comédies. Scribe en avait 170 à son actif rien qu'en 1841 (il est mort en 1861), v. *Œuvres complètes de M. Eug. Scribe*, 4 vol., 1840-41.

2. *Ar. N.*, 662, 664. — *V. Ar.*, trad. Willems, III, 1919, 401 s.

3. Meineke, *op. cit.*, III, 73 (23), dans le *Κύκλωψ*, où il est mentionné avec *βοῦς ἀγελαῖος*, *αἰεὶ οὐρανία*, *κρίως τομίας* ; v. *ibid.*, p. 74.

4. *Ib.* IV, 135 (II, v. 3) ἴσται δ' ὅ τι ἂν βούλει, κύων, πρόβατον, τράγος | ἀνθρωπος, ἵππος · δις βιώναι γὰρ σε δεῖ.

5. *Ib.* IV, 657 (215) : *Κιλ. τρ. ἀντί τοῦ θασιῖς* ; ci-dessus, p. 327, n. 6.

6. *V.* ci-dessus, p. 318-319 ; v. dans l'*Aristt. de Bekker-Bonitz*, *op. cit.*, l'Ind. s. v. *τράγος* ; *Aristt. Didot*, *op. cit.*, t. V, s. v. *Hircus*.

7. Quelques *ποιμήν* insignifiants ; pas de *βοσκός* ni de *νομεύς*, v. Meineke, t. V Ind., à ces mots.

8. *V.* le *Lex.* de Ast, *op. cit.*, à ces deux articles.

ποιμένες, jouent dans la trame d'*Edipe-Roi* un rôle prépondérant ¹. Toutefois, cette *pâtrerie* se passe dans une atmosphère de légende, sans que l'auteur se soucie des personnages eux-mêmes. Eschyle y va, lui, franchement, audacieusement; il crée des *pasteurs de navires* ²; il songe à des nefs disparues dans *le tourbillon d'un berger méchant* ³ — le berger, cela est clair, de ces chèvres, de ces αἴγες, qui sont aussi de *grosses vagues*. L'identification n'est, il est vrai, mentionnée que dans Artémidore, du II^e s. de notre ère ⁴; une glose d'Hésychius paraît, cependant, remonter plus haut, puisqu'il attribue la locution aux Doriens ⁵. En tout cas, plus ancien qu'Artémidore et qu'Hésychius, est le témoignage de la *mer Égée*, de ce Αἰγαῖον πέλαγος ainsi nommé parce que ses flots ont des *bonds de chèvres* ⁶. Dès le V^e s., plus tôt peut-être, nous constatons un Ποσειδῶν Αἰγαῖος chez le tragique Aristias ⁷. D'où la propension, comme on le voit par Eschyle, aux comparaisons marines ⁸. Au surplus, αἴξ, *chèvre*, et ἀίξ, *tourbillon*, semblent bien des doublets du même *étymon* ἀίσσω, *bondir* ⁹. Toutes les langues assimilent les vagues à des animaux. Nous disons des *moutons*. Le grec moderne a pour la tempête une image énorme : σηκωθήκανε πᾶλε τὰ βουβᾶλια,

1. Désignés comme tels aux v. 1029 et 1040.

2. *Suppl.* 746 ναῶν ποιμένες; sur ναῶν, pour ναῶν, νηῶν, v. Dindorf, *Lex. Aesch.*, 1876, s. v. ναῶν. *Les guides d'une flotte*, dans l'Eschyle, d'ailleurs excellent, de P. Mazon, *Soc. G. Budé*, I (1920), v. 767, corrige Eschyle; ποιμένες ναῶν n'est pas plus grec que *pasteurs de navires* ne serait français.

3. Ag. 662 ὄχρον' ἄετανται, ποιμένος κακοῦ στρόβιου. V. *Grec de la Sept.*, 204.

4. *Onirocriticon*, I, V, éd. R. Hercher, 1864, 80, II, 12 = p. 100, 20 καὶ γὰρ τὰ μέγιστα κύματα αἴγας ἐν τῇ συνηθείᾳ λέγομεν.

5. Hes., ed. M. Schmidt, 80, I (1858), 1700, p. 68 αἴγες τὰ κύματα. Δωριεῖς.

6. *Lycophronis Alexandra*, rec. E. Scheer, II (1908), note à 135 : ὅτι δίκην αἴγας ἀλμάτων κυματοῦται; Artémidore lui-même, une ligne plus loin, ajoute au passage mentionné : τὸ φοβερώτατον πέλαγος, Αἰγαῖον λέγεται (p. 100, 22). Il y a là une tradition.

7. Nauck, *Fr., op. cit.*, Aristias, I Αἰγαῖου Ποσειδῶ, je comprends : *capricantis, id est fluctuantis*.

8. Exemples d'Euripide dans Tucker, *The « Supplices » of Aesch.*, London, 80, 1889, à la note 746.

9. Opinion de Bailly, *Dict. gr.-fr.*, 1899, s. v. ἀίξ; cf. L. Meyer, *Handb. d. gr. Etym.*, II (1901), p. 81 (ouvrage disposé de façon inconsultable). Sur ce terme, v. *Thes. d'H. Est.*, t. I, col. 1011. — Pour moi, le στρόβιλος d'Ag. 662 est le succédané de ἀίξ, *tourbillon*. Il n'a pas su aller jusqu'à αἰπόλος. L'expression, malgré tout, reste un peu gauche dans sa hardiesse.

disait une bonne femme sur le rivage de Smyrne : *les buffles se sont levés de nouveau*. C'est proprement eschyléen.

Αἰπόλος n'a aucun de ces honneurs poétiques. Absent chez Eschyle — comme chez Pindare — absent chez Thucydide, chez Sophocle, chez Euripide, dans les Fragments des Tragiques grecs, dans Aristophane, chez les Orateurs attiques, dans Aristote, dans Xénophon et dans Théophraste, il manifeste deux présences incolores chez Platon ¹, trois chez les Comiques ². Sophocle a un maigre αἰπόλοιοις ³, souvenir sans doute intentionnel du style épique à cet endroit ⁴. Hérodote accueille des αἰπόλοι ἐgyptiens ⁵ — alors que le brave chevrier grec ne se dissimule derrière aucune abstraction chez Homère ⁶.

Ainsi donc, rien, auprès des Attiques, n'a pu sauver le pauvre animal — pas même Zeus nourri par notre αἴξ οὐράνιος de tout à l'heure ⁷, par l'antique Amalthée ⁸, pas même la célèbre égide, fabriquée avec la peau de la bête ⁹ et pas davantage le surnom d'αἰγίοχος donné au dieu suprême à cause de cette même égide ¹⁰. Rien de ce qui se rattachait ou paraissait se rattacher à la chèvre, n'entretenait plus en eux sa mémoire — ni la Constellation

1. Pl. *Crat.* 408 C Πᾶν αἰπόλος; *Leg.* I, 639a αἴγας χωρὶς νεμομένας αἰπόλου ἐν ἐργασίμοις χωρίοις.

2. Mein., *op. cit.*, II, 1, 182 (20), Cratinus ποιμὴν καθίστην' αἰπόλος καὶ βουκόλος; II, 1. 428 (II, 3), Eupolis; IV, 614 (42, 2), Anon. Βασιλεῖς ἔγενοντο χοῖ πρὶν ὄντες αἰπόλοι, *les bergers qui deviennent rois*.

3. S. *Aj.* 375.

4. *Les tragédies de S.*, Tournier-Desrousseaux, 1886, note au vers 375.

5. Μενδύσιοι, II, 46; v. *Le grand vocabulaire français*, Panckoucke, V (1778), p. 507b.

6. V. Prendergast et Dunbar, *Concordances* citées; βοσκός manque à l'Iliade comme à l'Odyssée; αἰπόλος et νομῆς y sont toujours au propre : la seule métaphore que se permette Homère est la métaphore facile de ποιμένα ou ποιμένι (jamais à un autre cas) λαῶν, *pasteur de peuples*. Pas de ποιμένα.

7. Ci-dessus, p. 321, n. 5 s.

8. Rapprochée, pour la première fois, de son radical sémitique *mālath* מַלֵּחַ, *sauver*, par O. Keller, *Lat. Volksetym. u. Verw.*, 8^o, 1891, p. 225, a échappé à Muss-Arnolt, *Sem. W. in Gr. a L.*, Trans. of the am. phil. Assoc., XXIII (1892), p. 35-156.

9. *Dict. de Trévoux*, III (1771), s. v. *égide*; O. Keller, *op. cit.*, p. 226; *Sch. in Hom. II.*, rec. I. Bekker, 4^o, 1825, à Δ 167 (du Ven. A) ὄτι καταγίδων καὶ ζοφώδους καταστάσεις παρασκευαστικὴ ἔστιν. V. ci-dessous, p. 334, n. 3.

10. B 375; Preller, *op. cit.*, p. 120; Roscher, *Ausf. Lex. d. gr. u. röm. Mythol.*, I (1884-1890), col. 149. V. aussi Bréal, *ap. Gubernatis, op. cit.*, 313, I.

qu'elle patronait ¹, ni Pan, l'Aegipan ², Pan Aegélate, Pan Aegipode ou Pan Aegocère ³, ni les Tityres ni les Satyres ⁴, ni Égée ⁵, ni Egesthe ⁶, ni les Αἰγιοκορεῖς, une des plus vieilles tribus d'Athènes ⁷, ni les grands toponymes comme Αἴγινα ⁸ ou Αἰγὸς ποταμός ⁹, ni les îlots de chèvres qui sont légion ¹⁰, ni encore tant de lieux pleins d'αἴξ et qu'on lit dans tous les dictionnaires de géo-

1. Trévoux, *op. cit.*, t. II, 528a, s. v. *Chèvre*; Roscher, *op. cit.*, I, col. 263.

2. Herdt. II, 46 τοῦ Πανὸς τῶγαλμα, κατάπερ Ἑλληνας, αἰγοπρόσωπον καὶ τραγοσκελέα; dans Esch. (ci-dessus, p. 327, n. 5), τράγος est pour σάτυρος, Nauck, *Fr.*, *op. cit.*, fr. 207, v. *ibid.*; W. Froehner, *Terres cuites d'Asie Mineure*, fo, 1881, pl. 39 et p. 57 τὸν τραγόποον ἐμὲ Πᾶνα, Platon, ci-dessus, p. 332, n. 1; B. de Montfaucon, Bénédictin, *L'antiquité expliquée et représentée en figures*, 15 vol. (avec les 5 du Suppl.), 1722-24, fo — un des monuments de la philologie française — *Suppl.* I, 2, 273 : « Egipan... veut dire Pan-chèvre. » C'est net et précis.

3. Bruchmann, *Epitheta deorum*, 80, 1893 : αἰγελάτης, αἰγεδάτας et -ης, αἰγίδοτος, αἰγίναμος, Αἰγίκορος, αἰγομελής, αἰγίποδης, αἰγόκερος, Αἰγόκορος, αἰγόνυξ, αἰγόνυξ, γμαιροδάτας, quelques-unes de ces épithètes, postérieures aux Attiques d'or.

4. Clarac, *Musée de sculpture*, 3 vol., 80, 1841, 5 de planches, 80 long, 1826-41, t. II, 1, 391 s., où distinction entre pans, tityres (p. 393) et satyres (p. 392); Hesy-chius, éd. M. Schmidt, IV (1862), 1225, 37 τράγους σατύρους, διὰ τὸ τράγων ὄτα ἔχειν, ci-dessus, n. 2. — Choix somptueux de figures dans Montfaucon, *op. cit.*, I, 2, p. 161 s., *Suppl.* I, 165; *Delle Antichità d'Ercolano*, fo, t. VII (1771), p. 203, 280, etc.; *Descr. des princip. pierres gravées du cabinet de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans*, I (1780), Pl. 69, p. 247 s.; *Musée royal de Naples*, Cabinet secret, 80, 1836, *passim*; Clarac, *op. cit.*, Pl. 128, N. 175 (t. II), Pl. 719, N. 1720 (t. IV), Pl. 725, N. 1737 s. (t. IV), Pl. 726 A-727, Pl. 734 B, N. 1746 [?] (t. IV); W. Froehner, *op. cit.*, Pl. 39 et p. 57. — Il est remarquable que, par une sorte de contagion, des divinités bachiques, distinctes des Satyres, tel Silène, soient associées à un bouc; v. Clarac, Pl. 731, N. 1759 (IV) et Pl. 733, N. 1768, Silène sur un bouc; cf. Lucien, LXXIV (*Deorum conc.*), 4 Πᾶνα καὶ τὸν Σειληνόν, celui-ci dépeint comme σιμὸς τὴν βῖνα, au nez *camus* (v. tout le passage); pour les Faunes romains, c'est plus attendu, v. Clarac, II, 1, 394; Pl. 709, N. 1670 A (t. IV).

5. Αἰγὺς et Αἰγαῖον πέλ. (ci-dessus, p. 331, n. 6) découlent du même principe. V. aussi Roscher, *op. cit.*, I, c. 146.

6. Moréri, *Le grand Dict.*, 10 vol. fo, 1759, s. v. *Egesthe* (t. III, 2, 42b); Gubernatis, *op. cit.*, 335; Roscher, *op. cit.*, I, c. 151.

7. Hehn, *op. cit.*, 134; mais *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, Fasc. 18 (1906), s. v. *Phyle*, p. 451b.

8. B 562; aujourd'hui Αἴγινα, par assimilation progressive, αἰ ayant cessé d'être diphtongue et prononcé é.

9. Herdt. IX, 119; Xen. *Hellen.* II, 1, 21.

10. Αἰγιαλία, Αἴγιλα, Αἰγίλια, Αἰγίλιψ, Αἰγίμορος, Αἴγουσσα, Πολύαιγος, Roscher, *op. cit.*, III, 2 (1901), c. 1385.

graphie, à commencer par l'admirable Bruzen de La Martinière ¹. Les Athéniens ne se laissaient pas davantage impressionner par αἰγιαλός ² ou par καταιγίς ³ ou par d'autres noms communs encore ⁴. Ils allaient jusqu'à oublier, tant ils s'étaient faits à ce don, le fromage fourni par l'animal ⁵ et, d'ailleurs, toujours estimé ⁶. Les

1. *Le grand dict. géogr.*, 6 vol. fo, 1739, I, c. 70b-74. C'est le premier dictionnaire universel de géographie après celui, très suffisant déjà, de [Th.] Corneille, *Dict. un. géo. et hist.*, 3 vol. fo., 1708, paru un an avant la mort de l'auteur.

2. Δ 422; Bailly, *op. cit.*, s. v.; Preller, *op. cit.*, 569; Dittenberger, *Syll. Inscr. gr.*, Suppl., I (1903), N. 199, 21, Nubie, vi^e s. a. D. τοὺς αἰγιαλοὺς τῆς θαλάσσης, d'où, actuellement, τὸ γιαιλό, *rivage et mer*. Boisacq, *op. cit.*, s. v. αἰγιαλός.

3. Κατά, renforcement prépositionnel (procédé constant en grec) de αἰγίς, même sens, ci-dessus, p. 331, n. 9; cf. Esch. *Choeph.* 584 (590) ἀνεμοέντων αἰγίδων (ἀν. est un féminin, aussitôt suspect à nos philologues, v. Verrall, *The Choeph.*, 80, 1893, v. 590, et corrigé coûte que coûte, ci-dessus, p. 303, n. 2; Hesy., *op. cit.*, I (1858), 1700, 22 αἰγίς · ὄξεια πνοή; *ib.* 9 αἰγίζειν · διασπᾶν [= éclater, sens absent des dict., cf. de nos jours ξεσπᾶνει, dit de l'orage qui éclate] ἐκ μεταφορᾶς. παρ' ὅ τι καὶ τὸ αἰγίζεσθαι, ἀπὸ τῶν καταιγίδων; discussion dans Preller, *op. cit.*, 119, 4. — La marche est donc aisée à suivre; αἶψα marque d'abord le flot agité, d'où l'idée d'orage, d'où l'idée de malfaisance; identification de cette nocivité avec la structure de la bête à laquelle s'attache un caractère satanique (sur lequel Gubernatis, *op. cit.*, est intéressant, p. 329 (chèvre); 325, 2; 329; 331; 333; 336-7 (bouc); v. aussi Preller, *op. cit.*, 120, 3). Songeons maintenant que le Diable a le ou les pieds fourchus et des cornes, cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, II, 2 (1912), s. v. *Démon*, 1373. S. Reinach me fait observer qu'il y a aussi la queue du diable, identifié avec le Serpent. Ce personnage réunit ainsi en lui les deux antiquités, sémitique et classique. Il est vrai que la queue est tout aussi bien un des attributs de αἶψα ou de τράγος.

4. Il faut se garder de mettre sur le même pied αἶψα ἄγριος et αἶγαγρος, comme fait O. Keller, *Th. d. cl. Alt.*, *op. cit.*, 38; αἶψα est de beaucoup postérieur; cela ressort de ses propres citations, p. 340, n. 100 — quelque laborieux que soit le raccord des notes avec le texte. P. 333, n. 6, ἀγριοκάτσικο est le chamois plus que la chèvre; ἀγρίμι désigne toute bête sauvage, voyez Hépitès, *Dict. gr.-fr.*, I (1908), s. v.

5. Δ 639 αἶγειον κυῆ τυρόν; Arstt., *H. A.* III, 20, 5 χρῆσιμον εἰς τῶρευσιν... τὸ αἶγειον (lire tout ce chapitre et le chapitre XXI). Rien de pareil chez Aristophane! Il parle très souvent du fromage (v. Dunbar, *op. cit.*, s. v. τυρός, et s. v. τυροκνήστις) — comme nous disons *entre la poire et le fromage* — sans spécifier, sauf pour la σικελικὴν τροφαλίδα v. 838, 910; Arstt., *l. cit.*; γλωρόν τυρόν, Lysias, *in Pangl.*, p. 167, 6; etc., etc. Il y en avait cependant bien des variétés, v. *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, s. v. *Caseus*, I (1887), c. 933, et il était certainement très répandu, O. Keller, *op. cit.*, I, 303. — V. le précieux Stuch, 1682, *op. cit.*, p. 56 A, etc.

6. Chomel-Danjou, Prêtres, *Dict. économique contenant divers moyens d'améliorer son bien et de conserver sa santé*, 2 vol., 1740, et 2 de Suppl., 1743, fo, I, c. 603; *Le gr. vocab. fr.*, *op. cit.*, V, 506b. — Passages instructifs dans S. Bochart, *Hierozoicon*, 1712, fo, p. 628, 58 s.

sacrifices dont la chèvre était la victime fréquente ne les attendrissaient pas ¹; elle n'en obtenait pas plus d'accès dans leur littérature ². Enfin, ils ne se préoccupaient guère de l'étymologie de αἶξ, ils ne s'arrêtaient pas même à tout ce que ce nom sentait d'hellénique ³.

1. Plus haut, p. 308, n. 12; ajouter Dittenberger, *Syll. inscr. gr.*, II (1900), 80, 553, 50 (Magnésie du Méandre) Ἀρτέμιδι αἶγα; 587 (marmoris Pentelici), 290 τοῦ προβάτου καὶ τῆς αἰγῆς (compte des Epistates); 621 (Cos), 2 αἶγα τῶν Ἀποδοῖται; 624 (Thasos), 4 Χάρισιν αἶγας οὐ θέμις οὐδὲ χοῖρον; 628 (Eleusis), 8 Ἀπόλλωνι Πυθίωι αἶξ; 629 (Olbia), 14; 641 (Halicarnasse), 38 θεῶν Μητρὶ αἶγα; 734 (Cos), 27 Διονύσωι αἶγα; 588 (Délès), 46 ἀπὸ τῶν αἰγῶν καὶ τῶν ἀρνῶν, v. note, *ibid.*; 49 ἀπὸ τῶν αἰγῶν καὶ τῶν τράγων; *Supplem., op. cit.*, I (1903), 345 (Delphes), 16 ποτὶ τὰς αἶγας τὰς ἱεράς. — Un dépeuplement des inscriptions attiques donnerait des résultats intéressants; mais on sait que le C. I. A. n'a pas d'*Index verborum* sérieux. Il convient de se dire, au surplus, que, dans un pays de communications maritimes constantes comme la Grèce, les nouvelles de Délès et de Cos atteignaient vite Athènes. On bavardait beaucoup à travers toute l'Hel-lade et toutes ses mers.

2. Ci-dessus, p. 321, n. 3 et *ibid.*

3. L'animal est, en tous cas, fort anciennement connu de toutes nos races, v. A. Pictet, *Les Origines indo-européennes*, éd. 2, Paris, 3 vol. 80, 1877 (éd. 1 de 1859-63), I, 453-4; O. Schrader, *Reallexikon d. i. g. Altertumsk.*, 80, 1901, s. v. Ziege. — L'étymologie sémitique צ — en réalité : 'z — avancée par S. Bochart, *Hieroç.*, Lyon, 1712, p. 621, l. 21, soutenue par Gesenius, *Thes. l. hebr.*, etc., 40, 1835, p. 1009b, s. v. צ, reprise avec développement par Movers, *Die Phönizier*, 3 vol. 80, 1841-56, II, 2, p. 366, n. 7, ne saurait se soutenir ni historiquement ni phonétiquement. Par ailleurs, pas d'étymologie entièrement satisfaisante. Court de Gebelin, *Monde primitif* (9 vol.), *Dict. étym. de la l. gr.* — ouvrage génial, mais, malheureusement, écrit. en français et du XVIII^e l — 1782, p. 14, rattache αἶξ à ἄγω — comme le fit plus tard A. Pictet, *op. cit.*, I, 453 : « l'animal agile, de la racine de mouvement ag, ire, ἄγω, ago, etc. » — comme devait le faire également G. Curtius, *Principles of gr. Et.* (trad. angl.), London, 80, 1886, I, p. 199, N. 120 et II, p. 327. Bréal indique ἀίσσω, s'élancer (ap. Gubernatis, *op. cit.*, 313; n. 1). L. Meyer, *op. cit.* (II, 81), sépare insensément αἶξ, chèvre, de αἶξ, flot (ci-dessus, p. 331, n. 3 s.); il ne conclut pas. O. Schrader, *l. c.*, compare skr. aja, arm. ayts; Hehn, *op. cit.*, p. 581, de même. Prellwitz, *Et. Wört. b. d. gr. Spr.*, 1905, s. v. αἶξ, n'a que des suggestions. E. Boisacq, *Dict. ét. de la l. gr.*, Fasc. 1, 1907, ne se prononce pas. O. Keller, *op. cit.*, I (1913), 302, est pour ἀίσσω. En somme, ἀίσσω paraît le plus probable; le groupe σσ n'est pas primitif dans ce mot qu'il faut ramener à *σαισαικῶ (Prellwitz, *op. cit.*, s. v.), donc, à un certain moment, à αἰκῶ, ce qui explique la diphtongue et le x de αἶξ, αἶκος. Évidemment, le γ de αἶγ-ς reste toujours en l'air, et peut-être nous faudrait-il ici revenir à Court de Gebelin. — Pour la chèvre monétaire, très fréquente, v. E. Babelon, *Traité des monn. gr. et rom.*, III. Planches, 40, 1907, les Pl. VII, XXXII, XXXVII, XLVIII, etc. Le manque de temps nous empêche de pousser plus loin ces recherches.

A recueillir les faits épars, à les serrer en faisceau, on en arrive donc à cette conclusion que l'Athénien du v^e siècle

Marchait et respirait dans un peuple... d'αἴγες.

Rien n'y fait. Le mot favori des prosateurs — absent chez les trois tragiques — c'est le mot vague, général de πρόβατον¹, abondant chez Aristophane² et signifiant toute sorte de bétail³, jusqu'à un troupeau de chevaux⁴, quelquefois mouton⁵. Les moutons et les chèvres trouvaient plutôt leur compte dans l'expression assez molle, τὰ λεπτὰ τῶν προβάτων⁶. Homère, au contraire, n'a que deux fois⁷ πρόβατα, terme confus et global, en regard d'un emploi considérable de αἴ-

1. Très fréquent chez Platon, v. Ast, *op. cit.*, s. v.; chez Thuc., avec le sens de *pecus*, πρόβατα καὶ ὑποζύγια, II, 14, 1; VII, 27, 5; II, 51, 4 ὥσπερ τὰ πρόβατα ἔθνησκον rappelle la locution moderne πεθαίνουνε — ou πέφτουνε σὰν τὰ πρόβατα (= les moutons). Chez Herdt., *pecus*, II, 41 et, semble-t-il, toujours ainsi, I, 207; VI, 56; VII, 171. Nullement rare chez les Comiques, Mein., *op. cit.*, V, 2 (1857), s. v., et chez Xén., consulter l'*Index, op. cit.* Parmi les orateurs, seul, Démosthène a quatre πρόβατα, v. Dobson, *op. cit.*

2. P. 937, 949, 1022 (nom. s.); N. 1203, V. 32 (nom. pl.); N. 45, V. 34 (d. pl.); Av. 1625 (-οιν); Av. 583, 714 (gén. pl.); Av. 857 (προβάτιόν); Pl. 923 (gén. s.); Pl. 293, P. 535 (gén. pl.); Pl. 299, V. 955 (dat. pl.); cf. Eq. 138 : προβατοπόλην et, 132, -ης.

3. Ar. Byz., *op. cit.*, 197 et *ibid.*, mention de Simonide qui appelle πρόβατον — donc, au sing. — un βοῦν ἄρρενα; Phot. Lex., éd. Naber, 80, II (1865), s. v. πρόβατα πάντα τὰ τετράποδα; Eust. 1063, 44 (ad II 353); ci-dessus, p. 323, n. 5; *Thes. d'H. Est.*, s. v.

4. Ar. Byz., *op. cit.*, Πίνδαρος που τὰς τοῦ Διομήδους ἵππους πρόβατα καλεῖ, etc. — absent aujourd'hui dans Pindare, cf. Rumpel, *Lex. Pind.*, 80, 1883, s. v.

5. Probablement quand il est au singulier, p. e., chez Ar. P. 949, 1022; N. 45, V. 32, donnés avec ce sens au *Thes.*, ne prouvent rien, v. aussi Platon, *Pol.*, 397A; plus clair dans *Pol.*, IX, 17, 6, surtout V, 35, 13. Comme animal de sacrifice, il a sûrement ce sens, p. e., Dittenberger, *op. cit.*, II (1900), N. 587 (p. 291 s.), l. 289 τοῦ προβάτου καὶ τῆς αἰγός, les comptes des *épistates* (cf. p. 291, l. 1) aimant peu à s'exprimer par à peu près; remarquer que nous sommes à *Eleusis* et qu'il s'agit de sacrifices à Déméter et Perséphone (τοῖν θεοῖν, *ibid.*), c.-à-d. à deux divinités *agricoles*. Dans le même recueil, l'animal en ses rapports avec le βοῦμος ou le τέμενος; revient N. 560, 32 (s. et pl.), Délos; 566, 27 (s.), Pergame; 462, 41, 46 (pl.), Crète; 531, 35, 37 (pl.), Amorgos; 927, 19 (pl.), Magnésie. Dans *Arstt. H. A.* III, XXI, 7, le pluriel signifie *bétail*, le sing. (III, XXI, 9), *ovis*. Il est vrai que le fameux βῆβῆ de Cratinus (Mein., *op. cit.*, II, 1, 40, 5) est aussi émis par un πρόβατον, au singulier.

6. Herdt. I, 133; VIII, 137.

7. E 124, Ψ 550, intentionnel aux deux, dans des énumérations de richesses.

γες¹. Il est curieux de constater que du détail, du raffinement dans des termes tels que πρόγονοι², μέτασσαι³, ἔρσαι⁴, il n'existe plus dans l'Athènes du ve siècle aucun vestige⁵.

Plus que les bêtes qui précèdent, les bêtes qui suivent : ἀμνός⁶, ἔριφος⁷, κριός⁸, οἶς⁹, χίμαρος¹⁰, toutes si familières à Homère, n'en

1. V. ci-dessus, p. 317, n. 3.

2. : 221.

3. *Ibid.*

4. : 222 ; dans l'*Od.* seulement et partout ailleurs qu'au vers cité, *rosée* ; *Μ* 53, *Ξ* 351, *Ψ* 598 ; ε 467 ; ν 245 ; de même ἔρση chez Chaeremon, *Trag. gr. fr.*, éd. Nauck, *op. cit.*, p. 786 (14, 16 ; v. *ibid.*).

5. Ἀττηγός (Ar. Byz., *op. cit.*, 104), absent dans Homère, apparaît, comme animal de sacrifice, dans Dittenb., *op. cit.*, 553, 50, à Magnésie sur le Méandre. Pour le mot, v. A. Thumb, *Prinz. d. Koine-Forsch.*, N. *Jahrb. f. d. Klass. Alt.*, Abt. I, H. 4, B. XVII (1906), p. 255.

6. Fréquent chez Homère (v. Prendergast et Dunbar, *op. cit.*) ; Soph. *Aj.* 309 ἀρνέλου φόνου ; fr. 685, Nauck, *Tr. gr. fr.*, *op. cit.*, ἀμνούς θεοίς ; Achaëus, Nauck, *op. cit.*, 749, 14 ; Eur., *ibid.*, 467, 3 (ἀρνεία τε θαιός) ; Ar. *Av.* 1559 ; P. 935 ; R. 847 (*bis*) ; N. 730 (ἀρνακίδων) ; Mein., *op. cit.*, II, 2, 892 ἀμνοὶ δὲ βληγάζουσιν, Autocratès ; *ibid.*, III, 177 (II, 10) ἄρνα, Anaxandride ; Platon a deux exemples caractéristiques (dans Ast, *op. cit.*, s. v.), l'un (*Politic.* 268 E) à propos de la toison d'or, l'autre (*Phaedr.* 241 D) dans un vers. Sacrifices : Dittenb., *op. cit.*, 618, 9 (ἀ[ρ]ήν, restitué par Paton, seul nom. s. connu de ce mot), Cos ; 615, 9, 30, 32, 34, 35, Myconos ; 653, 67, 68, Andania ; 588, 46, Délos. Absent dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Eur., Or. att., Xén.

7. Π 352 ; Ω 262 ; ι 220, 226 ; ρ 224, 242 ; τ 398 ; absent chez les Trag. — fragments compris — chez Thuc., Herdt., Ar., Pl., les Or. att. ; présent chez Pindare, d'après l'*Et. M.*, v. Rumpel, *op. cit.*, s. v. ; pour les Com. gr. et Xén., plus loin, p. 339, n. 6. Victime dans Dittenb., *op. cit.*, 616, 46, 59 et 621, 11, Cos ; 623, 3, Rhodes.

8. : 461, 447 (κριὲ πέπον, épisode du Cyclope) ; Pind. P. IV, 68, 161 (Phrixos) ; Herdt. II, 42 (*bis* ; Égypte) ; VI, 50 (jeu de mot sur Κριός) ; Soph. *Aj.* 237 ἀργίποδας κρ. (les deux Atrides) ; Ar. *Av.* 568, 971, Pl. 820 (sacrifices) ; N. 661, 135 (nom propre) ; Xen. *Anab.* II, 2, 4 (sacr.) ; *Cyrop.* VII, 4, 1, bélier de guerre ; corriger d'après cela *Dict. des Ant.*, I (1877), p. 422a, 1^o, où il est cru que κριός, dans ce sens, n'était pas entré dans la terminologie militaire du ve s., à cause de Thuc. II, 76, 4 ἐμβολῆς ; ce doublet a persisté, v. Aristophon (com. moy., cf. Mein., *op. cit.*, I, 410) προσβολὴν πρὸς οἰκίαν... κριός, Mein., *op. cit.*, III, 357 (1, 5) ; nous avons donc bien ici le sens obsidional de ce mot, il paraît même consacré ; consulter C. Wescher, *Poliore. d. Gr.*, 4^o, 1867, p. 11, etc. Dittenb., *op. cit.*, 553, 50, 56, Magnésie sur le Méandre ; 653, 67, 69, Andania. Absent chez Esch., Th., Eur., Pl., Or. att. Pour les Com. gr., plus loin. Voir dans Witkowski, *Les lic. de l'art chrétien*, 1920, *La Chute d'Hellé dans l'Hellespont*, p. 158.

9. Fréquent chez Homère (v. Prendergast et Dunbar, *op. cit.*, οἶς, etc., οἰοπό-

La note 10 est à la page 338.

jouissent pas moins, pour des raisons pratiques, d'une certaine considération auprès de nos auteurs ¹. Du menu bétail homérique surnage *μηλον* ², qui déjà chez Homère a un sens plutôt flottant ³. Ajoutons, en revanche, que le *βοῦς*, le *bœuf*, chez les Attiques, était fort à la mode ⁴; le *χοῖρος*, le *cochon*, pareillement ⁵.

λος, etc.); Soph. *OC.* 475, fr. 110, p. 154, et 366, 1, p. 218, Nauck, *op. cit.*; pour *Trach.* 695-6, v. éd. Tournier-Desr., *op. cit.*, et O. Keller, *op. cit.*, I, 329; Eur. *El.* 513; Ar. *P.* 1112; Mnesimaque, Mein., *op. cit.*, III, 507 (v. 47); Pl. *Pol.* II, 363 B = Hes. *Op.* 234; Xen. *Cyrop.* I, 4, 7; IV, 4, 1; V, 2, 2; *Anab.* IV, 5, 19; V, 3, 12; VI, 2, 2; *Hell.* VI, 4, 29; *Memor.* II, 7, 13; III, 2, 1; 11, 5 (la plupart du temps, confondus avec d'autres bestiaux). Absent dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Or. att.

10. Celui-ci absent dans Hom.; dans Ar. seulement, *Eq.* 661 (sacr.); manque dans Esch., Thuc., Herdt., Pind., Eur., Soph., Com. gr., Or. att., Pl., Xen.; *χιμαιρα*, *chèvre* (pour la différence avec *αἴξ*, v. Arstt., *H. A.*, XXI, 8), dans Esch. *Ag.* 232; Soph., *Past.*, Nauck, *op. cit.*, Fr. 445, 2; Xen. *Lac.* XIII, 8; *Hellen.* IV, 2, 12; *An.* III, 2, 7 (toujours pour sacrifice); le monstre, dans Hom. *Z.* 179-181; II 328; cf. Hes. *Th.* 322; Pind. O. XIII, 90; Mein., *op. cit.*, III, 347 (I, 3 et 9); IV, 506 (10) et, probablement aussi, II, 296 (21). — V. Dittenb., *op. cit.*, 438, 203, Delphes.

1. A remarquer l'absence chez Aristt. de *πρόγονοι* (dans ce sens), *μέτασσαι*, *ἔρσαι* et *χιμαρός*. Pour *ἀμνός*, *ἔριφος*, *κρίός*, *βίς* (et *φάγιλος*), *χιμαιρα*, v. *Ind. Arstt.*, *op. cit.* Sur *χιμ.*, scol. Théocr., Ahrens, *Bac. gr.*, *op. cit.*, II, 36, 8; 37, 5.

2. Dans Hom. 77 fois; Esch. *Ag.* 1416; *Eum.* 944; *Sept.* 275; fr. 44, 5; 158, 4; Pind. P. IV, 148, O. VII, 63, 80; Herdt. I, 119 *μηλείων κρεῖων*; Soph. *Aj.* 601 (mais v. Tournier, *op. cit.*, à ce vers), [1061]; fr. 178, 966; *El.* 280 (*μηλοσφαγῶ*); Eur. *An.* 1100; *Ph.* 1255; *Sup.* 1201; *Cy.* 28, 35, 122, 162; *Ion* 228-9, 377; fr. 630; Ar. *Av.* 1232; *Lys.* 189, 196; Straton, Mein. *op. cit.*, IV, 545, 21 et 24; Lycurgue, 238, 12 (cf. note *ibid.*, éd. Dobson) *μηλόβοτον*. Absent dans Thuc., Platon, Xen. (!) et les Or. att. — sauf Lycurgue.

3. Cf. Ar. *Byz.*, *op. cit.*, 199 *de caprinis quoque gregibus*; cf. 198 et 197 *καὶ τὰς αἴγας οὕτω καλεῖ*; Eust., *op. cit.*, *Ind.*, s. v., *αἴτε αἴγες καὶ αἱ βίες παρ' Ὀμήρω καὶ οἱ βόες*, avec références; Ebeling, *Lex. homer.*, 3 vol. 80, 1880 s., s. v. μ. Les Attiques se donnent plus de champ : Σφοκλῆς... *δόξειεν ἄν που καὶ τὰ θηρία πάντα μῆλα καλεῖν*, Ar. *Byz.*, *op. cit.*, 197; cf. Phryn. dans I. Bekker, *An. gr.*, 3 vol. 80, 1814-21, p. 17, 8 (t. I) *ἅπαντα τὰ τετραπόδα*; v. *Thes.*, Bailly, Liddell a. Scott, etc.

4. Pour Hom., conspectus dans A. Behring, *Ind. hom.*, 80, 1891 : 173 *βοῦς*; Esch., 12; Herdt., 7; Pind., 8; Soph., 9; Eur., 11; Ar., 15; Com. gr., 27; Mén. 1002 K., ap. Durham, *The Vocab. of M.*, 80, 1913, *βοίδης*, s. v.; Pl., 20 fois; Xén., 35; Dém., p. 426, 2 (*De male gesta Leg.*, 75) *βοῦς ἔτρεφε πολλάς*. Absent dans Thucydide. — Cf. Stuck, *op. cit.*, 49 B et son Index.

5. ξ 73, cf. 81; Esch., 3 fois; Soph. fr. 217, v. Ellendt-G., *op. cit.*, s. v.; *δέλφαξ*, fr. 596, v. *ibid.*; Ar., 16 fois; v. dans Dunbar, *op. cit.*, *χοιρίων*, *χοιμινῶν*, et 4 *δέλεφάκια*; Com. gr., 6 χ., 16 *δέλφ.*; Pl. *Pol.* II, 378 A; Dem. 1269, 10 (= *In*

Par ce dernier exposé, nous nous sommes mis à même de saisir dans leur ensemble le sens des observations qui sont le fond de cette étude. Pourquoi, chez Homère, cette richesse de bétail et pourquoi, notamment, cette pénurie caprine chez les Attiques? Les chèvres existaient toujours. Leur nom n'avait point péri. Le témoignage d'Aristote est sans doute insuffisant à le prouver; on pourra toujours arguer qu'il dissertait, en naturaliste, froidement, sur un terme oublié de ses concitoyens. Mais ceux-ci l'emploient çà et là et les échelons admirablement normaux entre αἴξ, αἰγίδιον et le grec moderne γίδι ¹ attestent irréfutablement qu'ils employaient un mot vivant et qui ne cesse point de l'être. Pour nous, deux conclusions se dégagent avec évidence des faits réunis jusqu'à présent.

La première est que le succès de μόσχος ², de βοῦς, de χοῖρος, de πρόβατα et de μῆλα, comme celui de ἀμνός, ἔριφος etc., s'explique par cette circonstance que les vocables susdits représentaient, avec plus ou moins de précision, les principales viandes de boucherie, celles que, quotidiennement, les Athéniens voyaient à l'étal de leurs bouchers ou *créopoles* ³.

Il ne faut certainement plus compter la chèvre, au v^e s., parmi les chairs comestibles, du moins chez les gens de quelque avoir ⁴ ou de quelque éducation. Xénophon, affamé avec ses hommes, dans un pays où, nous l'avons vu ⁵, les chèvres ne manquent guère, énumère des κρέα ἄρνεα, ἔριφια, χοίρεια, μόσχεια, ὀρνίθια, qu'il a pu se procurer et qui ornent sa table — παρετίθεσαν ἐπὶ τὴν αὐτὴν τράπεζαν ⁶; il n'a pas de κρέα αἰγία. De même, le comique Euboulos donne un menu appétissant et détaillé où les αἰγες n'ont pas la moindre

Con. XIV) τοὺς ὄρχεις τοὺς ἐκ τῶν χοίρων (v. la note *ib.*, Dobson, t. VIII, 271 et ci-dessous); *Xen. An.* VII, 8, 3; *Æc.* 17, 10; *Lac.* XV, 5 (ἀπὸ τόκου χοίρον). Abs. dans Th., Pind., Herdt., Or. att. — sauf Dém. La rareté relative des mentions vient sans doute de ce que l'animal est peu plaisant; mais on voit qu'il est partout un peu. Sa chair était des plus recommandées, v. Hippocr., *Œuvres compl.*, Littré, 10 vol. 8^o, 1839-1861 (t. X, Ind.), *Du Rég. dans les mal. aiguës*, *ib.*, t. II, p. 492 : *La viande de porc (ὑεῖα) est la meilleure de toutes*; *Du Rég.*, 46, t. VI, 546-7.

1. V. ci-dessus, p. 313, n. 2-5.

2. Ci-dessus, p. 319, n. 1-2.

3. Ou *epithopoles* (ἐπιθοπώλης), *Dict. des Ant.*, I, 2 (1887), s. v. *Cibaria*, 1158b; *κρεοπωλῆς*, *ib.*, III, 2 (1904), s. v. *lanio*, p. 922a et 922b.

4. O. Keller, *op. cit.*, I, 304, compte le bouc parmi les mets du pauvre.

5. Ci-dessus, p. 324, n. 1.

6. *Anab.*, IV, 5, 21.

place¹. Enfin, Hippocrate déclare cette dernière viande peu recommandable². Je crois donc que, d'après ces trois textes, non utilisés dans l'article *Cibaria* du *Dictionnaire des Antiquités*³, il conviendrait de remettre au point ce qu'il y a d'un peu flou et de contradictoire dans cet article au sujet de la chèvre qui se mange ou ne se mange pas. Cela devait varier suivant les époques et suivant les lieux. Le régime de la ville d'Athènes différait, cela va de soi, de celui de la campagne ou de la province.

Par contre, il faudra résolument ranger le bélier parmi les viandes de table ! D'abord, le bélier se mange encore de nos jours, d'après mes informations personnelles, en Normandie et à Paris même. En ce qui concerne le v^e s. d'Athènes, les Comiques sont particulièrement instructifs. Mais il faut ici distinguer soigneusement. Le bélier est une bête légendaire et doit nombre de ses présences chez nos auteurs à la mythologie⁴. Il est aussi un animal de sacrifice⁵. Son ingratitude est proverbiale⁶. Il donne par ses cornes classiques un singulier montant à une locution ancienne dont nous retrouvons la trace chez Hésychius⁷. Il désigne aussi une plante⁸. Voici cependant qui est inattendu : il signifie parfois le mouton ! Certains comiques nous parlent d'un bélier *τομίας* — c'est Antiphane⁹ — ou encore de *κριοῦς ἐκτομίας* — c'est un Anonyme¹⁰. Ces *τομιαίαι* ou

1. Mein., *op. cit.*, III, 234 (I) θύνου τεμαχος, κρέα δελφικίων. | χορδαί (bougaux) τ' ἐρίφον, ἦπαρ τε κάρου, | κριοῦ τ' ἄρχεις (ci-dessous, p. 341, n. 3), γόλικές τε βούς (tripes), | κρανία τ' ἀρνίων, νῆστις τ' ἐρίφου (le jejunum?), | γαστήρ τε λαγώ, φύσκη (boudin), χορδῆ (andouille), πνεύμων, ἀλλὰς τε (saucisson).

2. Hipp., *op. cit.* (Littré), II, 491, parle de cette viande comme étant de digestion difficile; cf. VI, 357.

3. Ci-dessus, *l. cit.*

4. *Dict. d. Ant.*, *op. cit.*, I, 1 (1877), s. v.; O. Keller, *op. cit.*, I, 319-24; Fr. Cumont, *Textes et monuments*, I, 1899, fo, p. 212, n. 5; p. 144, n. 9; cf. p. 187, fig. 12. — Mein., *op. cit.*, III, 177 (II, 11), Φρίξος.

5. Mein., *op. cit.*, II, 1, 502 (VII, 2), Eupolis, θῶσαι | κριόν Χλόη Δημήτρι; IV, 701 (385).

6. Mein., *op. cit.*, II, 1, 463 (X, 1); III, 177 (II, 11); IV, 304 (333), Mén.

7. Mein., *op. cit.*, II, 1, 688 (24) κριός ἀσελγόκιριος, d'un grand bélier en bronze; ἀσελγ., pour Hésychius, équivaut à μείγας ἢ σφοδρός, et il s'appuie sur l'expression ἄνεμον ἀσελγῆ — comme on dit encore ἄνεμος ἄνεμος, un grand vent; cf. *un sale coup*, etc. Quelquefois, à Paris, *salement* = *beaucoup*.

8. Mein., *op. cit.*, III, 583 (I, 2), le pois chiche.

9. Mein., *op. cit.*, III, 73 (2).

10. *Ibid.*, IV, 701 (385).

ἐκτομῆαι ne sont pas autre chose que des béliers arrachés aux fins de la remonte, lâchons le mot, des moutons en personne; car, un mouton, c'est précisément un bélier qui ne peut plus en être un.

Et pourquoi leur faire subir cette opération? Est-ce uniquement pour les rendre stériles? Non pas. Euboulos assaisonne un dîner de κριοῦ τ' ἔργεις ¹. Les Grecs, en effet, étaient friands de ces raffinemements gastronomiques, de ces délicatesses culinaires, comme dit l'*Avare* ². Ils en usaient de même avec d'autres animaux ³. Peu leur importait, au surplus, de continuer à nommer κριὸς celui qui avait cessé de l'être. Les citadins, de tous les temps, n'approfondissent pas leur nourriture. Qui de nous, quand il mange du roquefort, voit le lait de brebis auquel il le doit ⁴?

Les Attiques ne s'intéressaient plus à leur faune pour elle-même. Ils se mouvaient au milieu de désignations incolores et creuses. Et c'est la seconde conclusion qui s'impose à nous dans cette étude. C'est un fait indubitable et troublant que le petit bétail leur échappe; ils connaissent surtout celui qui leur crève les yeux, le bœuf, la vache, le porc, le cochon, le veau. Je n'irai pas dire certainement que les Attiques n'avaient pas le sentiment de la nature. Cette hérésie serait aussitôt détruite par ce seul vers de Sophocle où la lumière du jour

ἔφα κινεῖ φθέγματ' ὀρνίθων σαφή ⁵.

Celui qui a pu surprendre à l'aube le pépiement des oiseaux avait le sens précis des choses, même s'il s'est contenté du terme vague de ὀρνίθες, sans oser nommer le moineau, στρουθός, et même s'il attribue au plein éclat du soleil — λαμπρὸν ἡλίου σέλας — un éveil musical produit déjà par les premières striures de l'aube ⁶.

1. *Ibid.*, III, 234 (1).

2. *L'Avare*, II, 5, *Grands écrivains*, VII (1882), 112; ce sont les Allemands qui ont appliqué le terme à la charcuterie.

3. Ci-dessus, p. 38, n. 5; 40, n. 1; Athénée, IX, p. 396, éd. Schweigh., *op. cit.*, III, p. 462; *Dict. des Ant.*, *op. cit.*, s. v. *Cibaria*, 1159b, 1160a. M. Escoffier, très versé dans nos traditions culinaires, m'apprend que les *animelles* du bélier et du cerf jouissaient dans l'ancienne cuisine d'une réputation méritée qu'elles gardent toujours. Cf. A. Escoffier, *Le guide culinaire*, [1921], 80, p. 504.

4. On interdisait à Athènes, à cause de cela sans doute, d'immoler la jeune brebis, *Dict. des Ant.*, art. *Cibaria*, déjà cité, p. 1158a.

5. *El.* 18; sur σαφή, v. Tournier à ce vers; il supplée ὥστε σαφή γίγνεσθαι.

6. Il y a du flottement dans la vision du grand poète; il semble croire que la

Ce que les Attiques n'avaient plus, c'était le sentiment des animaux. Ils avaient perdu les habitudes de la vie pastorale, ils s'en étaient éloignés, ils ne vivaient plus dans la communion des bêtes — comme Homère.

Et voici donc qui, pour finir, nous amène à prendre la question homérique par un nouveau biais. Elle est toute différente de la question de Shakespeare, dans laquelle il y a toujours un auteur, quel que soit son nom, quel que puisse être aussi le déchet de certaines attributions ¹. Le débat est plus haut ; nous voulons savoir si l'Iliade et l'Odyssée sont l'œuvre d'un homme ou d'un peuple. Et il n'y a vraiment pas lieu de pleurer l'existence d'un Homère ; du moment que nous rendons à une nation entière la poésie incomparable que nous nous obstinons à concentrer dans la cervelle d'un unique individu.

L'essentiel est de voir nettement le fond du litige. La reconnaissance d'Eumée, cela est bien entendu, a fondé une fois pour toutes la littérature mondiale ; la présentation et l'émotion, tout y est. Il ne s'ensuit pourtant pas de là qu'Homère soit un littérateur.

M. Michel Bréal, on ne l'ignore point, a soutenu cette thèse peu croyable, dans un livre célèbre : *Pour mieux connaître Homère* ². J'ai beaucoup connu, beaucoup pratiqué M. Bréal. Il fut mon maître à l'École. Il m'appuya, jusqu'à un certain moment, à l'Académie des Inscriptions. Enfin, il me parla souvent de l'ouvrage cité. Je l'ai toujours trouvé fort préoccupé d'un mot que lui aurait dit M. Renan, et que celui-ci devait sans doute entendre à sa façon. « Il ne faut pas laisser de l'inconnu », répétait-il d'après Renan. Il s'était donc attaqué à l'inconnu que renferme Homère. Ce souci perce dans son volume ; l'Iliade doit cesser « de paraître une production incompréhensible » ³ ; il ne veut pas que la critique laisse « s'introduire le mystère dans ce pays grec où l'on a toujours adoré la lumière et la

lumière du soleil — v. 17 — succède immédiatement à la nuit noire d'étoiles — μέλαινα τ' ἄστρον ἐκλέλοιπεν εὐφρόνη, v. 19. Nous sommes à Mycènes — v. 9 — c'est-à-dire dans une ville ; on s'attendrait donc à des chants de moineaux. Le στρουθός ; est connu d'Homère, des tragiques et des comiques du ve s., v. l'excellentissime article de Thompson, *A Gloss. of gr. birds, op. cit.*, s. v. στρουθός.

1. Abel Lefranc, *Sous le masque de « W. Shakspeare »*, William Stanley, VI^e comte de Derby, 2 vol. 12^o, 1918.

2. Paris, Hachette, 12^o, s. d. ; la question homérique est traitée en 131 p. (avec peu de références) ; un *Lexilogus* court de la p. 134 à la p. 309.

3. P. 38.

raison »¹; aussi convient-il de faire rentrer l'épopée hellénique « dans l'ordre normal des productions humaines »², « en écartant le merveilleux »³.

Je ne suis pas sûr que M. Bréal n'ait, au fond, établi quelque rapprochement entre deux *inconnus* dissemblables et ne se soit complu à caresser dans son Homère une sorte de réplique de la *Vie de Jésus*.

Mais de ce que l'on exprime une opinion sur tel ou tel phénomène historique, il ne s'ensuit pas de nécessité que l'*inconnu* se soit évanoui devant l'interprétation qu'il nous plaît d'en proposer.

Celle de M. Bréal, si je la saisis bien, se réduit aux traits suivants :

L'épopée homérique n'est nullement une « épopée spontanée et populaire »⁴; « l'instinct créateur des fables »⁵ n'a rien à y démêler. C'est une « élaboration savante »⁶, accusant un « degré avancé de civilisation »⁷. Elle est plus que cela, elle est une œuvre factice, artificielle, archaïsante, puisqu'on y constate « la systématique prétérition »⁸ de la monnaie, « comme si nous avions affaire à un peuple de pasteurs »⁹, le « parti pris » « d'éluder le mot propre »¹⁰, quand il s'agit d'écriture, alors que les aèdes « ne pouvaient en ignorer l'existence »¹¹. Voilà ce que commandait « une loi du genre »¹², grâce à laquelle on reculait dans le passé la scène de l'action; « l'amour de l'églogue est un produit de l'excès de civilisation »¹³, d'où l'apparente simplicité de « l'épisode de Nausicaa »¹⁴, digne de l'*Astrée* ou de *Trianon*¹⁵.

Ainsi, lorsque dans le folklore moderne de tous les pays, celui de la

1. P. 65. Au surplus, le critique aurait fort à faire.

2. P. v.

3. P. 64.

4. P. 124.

5. P. 123.

6. P. 109.

7. P. 81.

8. P. 9.

9. *Ibid.*

10. P. 7.

11. *Ibid.*

12. P. 5. Toutes ces pages, 5 s., sont à méditer en entier.

13. P. 75.

14. P. 75.

15. *Ibid.*

Grèce, notamment, nous rencontrons des princesses aux mœurs antiques, c'est que les conteurs ou les poètes sont dégoûtés des raffinements de leurs patelins; pour ce qui est du fameux message en « caractères funestes »¹ confié à Bellérophon², les aèdes fuyaient avec horreur « le mot propre », parce que, ayant lu *L'histoire de l'écriture dans l'Antiquité* de Philippe Berger, ils savaient qu'une des marques des époques primitives et, sans doute, des poésies populaires est l'absence de l'écriture³. Pourquoi au moins ne s'en servaient-ils pas pour leur compte ?

Maintenant, cette préméditation littéraire, si attentive sur tous les points, si avertie, est-elle du fait d'un Homère, d'un auteur unique ? M. Bréal ne va point jusque là. L'épopée homérique est une « œuvre collective »⁴; il y a « des poèmes d'aventures qui ont précédé l'Iliade »⁵; puis est venu un « atelier où l'Iliade a été mise en ordre et fixée »⁶. Et voici la conclusion nettement formulée : « L'auteur de toute cette ample littérature épique ne peut être un individu : l'œuvre est trop grande; en ceci Wolf a raison. Mais l'auteur ne peut être non plus une foule : sur ce point la vraisemblance a toujours protesté. Mais l'auteur peut fort bien être un groupe organisé, une confrérie ayant ses règles, ses traditions »⁷ — dont, toutefois, me semble-t-il, les membres n'avaient pas l'air d'être d'accord entre eux. Ils avaient pensé à tout, sauf à s'expliquer les uns aux autres comment il se faisait que la formule des *pièdes légers* — πῶδες ὀκλύς — fût constamment appliquée à un héros dont l'immobilité par dépit — μῆνις — sous une tente constituait la base et le pivot du poème.

Cette association homérique tenait son siège en Lydie. Je n'insiste pas sur ce point. M. Bréal lui-même mentionne dans une note⁸

1. P. 7.

2. Z. 168-9.

3. V., précisément, dans Ph. Berger, *op. cit.*, 80, 1892, éd. II, p. 12, de quelle manière on peut signifier un arrêt de mort, sans écriture; M. Bréal a lui-même démontré que γράφω veut dire « gratter, égratigner », *inciser*, *op. cit.*, p. 6, et *Mém. Soc. Ling.*, VI (1882), 396; Bréal et Bailly, *Dict. ét. lat.*, 80, 1885, s. v. *scribo* (p. 330a); non cité dans Prellwitz, *op. cit.*, s. v. γράφω. Boisacq, s. v.

4. *Pour mieux conn. Hom.*, *op. cit.*, p. 46.

5. P. 55.

6. P. 126.

7. P. 113.

8. P. 73.

l'ouvrage classique de Radet ¹. Ce livre lui est tombé sous les yeux au moment où il composait le sien et ce livre lui offrait une localisation séduisante. Il lui a peut-être inspiré la date à laquelle il s'arrête; il admet le commencement du VII^e s. comme limite extrême de l'épopée d'Homère. Il part des années 561-528 où, sous Pisistrate, les deux épopées furent, d'après une tradition, recueillies à Athènes et fixées par écrit ². Puis il concède un maximum de cent cinquante ans de transmission orale ³. Pourquoi est-ce « le plus » ⁴ qu'on puisse supposer? Pour altérer ce qui se transmet oralement d'un homme à l'autre, il suffit quelquefois d'une seconde.

En tout cas, si nous ajoutons 150 à 561, nous obtenons 711, c'est à savoir le commencement du VIII^e s. et non du VII^e. Peu importe, croyons-nous, d'ailleurs, cette différence dans de pareils espaces chronologiques.

De toutes façons, la date et le lieu choisis par M. Bréal estampillent pour lui l'épopée homérique. Elle n'est pas due à « un peuple de pasteurs » ⁵; il faut nous « ôter de l'esprit l'idée d'une société primitive » ⁶; l'antiquité de l'Iliade et de l'Odyssée est « antiquité de convention et d'imagination » ⁷. Cela revient à chaque page du volume. « La vie agreste, les occupations champêtres sont bien loin ⁸. »

Nous avons pu voir, tout au contraire, par l'histoire de la chèvre et de quelques autres animaux, à quel point, avec Homère, nous sommes en présence d'une mentalité rurale, avec les Attiques, d'une mentalité citadine. Nos témoignages sont d'autant plus valables que nos témoins sont inconscients.

A coup sûr, il faut s'entendre sur ce que peut être un poète populaire. On en fait une mécanique à poèmes. Dès l'instant où l'on fait des vers qui se tiennent, on pratique un art dont il faut bien que l'on soit conscient. Les poètes populaires sont la plupart du temps

1. G. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades (687-546)*, 80, 1893 (*Bibl. d. éc. fr. d'Ath. et de R.*, fasc. 73).

2. P. 36. Précisions et discussions dans A. Pierron, *L'Iliade d'Hom.*, éd. II, 80, I (1883), p. 1 s.

3. *Op. cit.*, p. 36.

4. *Ibid.*

5. P. 9.

6. P. 73; sur la civilisation lydienne, Radet, *op. cit.*, 260 s.

7. P. 12.

8. P. 158.

des professionnels ; seulement, ce sont des professionnels de village. Les rhapsodes étaient des villageois. Leurs descendants vivent encore dans les patelins grecs, où je les ai souvent rencontrés, entre autres dans l'immortel Pyrgui de Chio, lorsque j'y tressaillis à mes premières révélations homériques et linguistiques ¹. C'est une profonde erreur de croire qu'« un art parvenu à son point de perfection » ² est un art de savants. Le *Vampire* est une pure merveille, le chef-d'œuvre de la Grèce moderne ³. Il est pourtant bien un produit du peuple grec. La grosse différence avec les gens de lettres, c'est que les *aèdes* n'écrivent pas, même en un siècle d'imprimerie. D'autant plus faut-il réfléchir aux années qui peuvent séparer l'invention de l'écriture de son usage administratif et celui-ci de son utilisation littéraire courante.

Au *Vampire* se rattache notre réflexion dernière. Ce poème ferait partie du *Cycle acritique*. Le *Cycle acritique* se compose de plusieurs morceaux se rapportant chacun à un épisode de la vie de Digénis Acritas ⁴. Ces morceaux existent encore aujourd'hui, éparpillés. Mais, au moyen âge, sous la main d'un ou de plusieurs *assembleurs*, ils ont été réunis en un tout, en un récit suivi ⁵. Hélas ! c'est encore un des travaux que je n'aurai pas eu le temps d'entreprendre. Dans une étude poussée, on dépisterait là des analogies singulières et profondes avec le grand problème d'Homère.

Mercredi, 1^{er} décembre 1920-vendredi, 4 février 1921.

Jean PSICHARI.

1. V. mon *Ταξίδι*, éd. II, *op. cit.*, p. 123 s. Dans les *Essais de gr. hist. néo-gr.*, t. II (1889), p. CXLV-CLIX, j'ai essayé de montrer comment, dans deux contes recueillis par moi-même, les formes voyagent avec les conteurs, exactement comme chez Homère. Je m'imagine toujours que dans ces quelques pages il y a pour la question homérique les indications les plus utiles. Dans le livre si suggestif de M. Bréal, la partie linguistique serait, je crois, tout entière à reprendre.

2. Bréal, *op. cit.*, p. 92.

3. *La Ballade de Lénore en Grèce*, 80, 1884, p. 7 (*Rev. de l'hist. des religions*, IX (1884), 27-64).

4. N. G. Politis, *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγῳδία τοῦ ἐλληνικοῦ λαοῦ*, 2 vol. 80, I (1914), p. 79 s. V. *La Ballade de Lén.*, *op. cit.*, p. 12 (= 36) n. 1.

5. Liste dans mes *Essais*, *op. cit.*, I (1886), p. 8-9.